

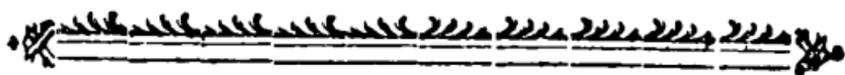
NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE
DE
L'EUROPE
&
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

—=—
AD ÉDITÉ AU ROI.

MARS 1771.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.





A V I S
DES ÉDITEURS.

D E P U I S, long-tems nous nous occupons des moïens de rendre ce Journal utile & agréable. Nous nous flattons d'avoir enfin remporté ce point par les soins que nous nous sommes donnés pour nous procurer des correspondans intelligens & instruits. Ce Journal étant le dépôt des annales littéraires de notre patrie, fera principalement consacré à rendre compte des ouvrages de nos compatriotes ; mais nous avons cru faire plaisir aux nationaux & aux étrangers, en y joignant une notice des principaux ouvrages qui paraîtront dans les autres pays. Nous avons mis principalement à contribution la France, où les lettres sont cultivées avec tant de goût, & nous nous sommes assurés d'un ami qui nous fera part de tout ce qui paraîtra de nouveau & d'intéressant, soit dans la capitale où il réside, soit dans les provinces où il a des relations. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie & le Nord, nous fourniront aussi des articles intéressans & une

AVIS DES ÉDITEURS.

agréable variété. Nous avons dans ces divers pays des correspondances sûres & propres au but que nous nous sommes proposé. Nous désirons que le Public agrée la forme nouvelle que nous avons donnée à ce Journal, & qu'il nous témoigne son contentement par la multiplicité des abonnemens.

Les fraix indispensables d'un pareil établissement nous autorisent à fixer le prix des souscriptions à dix-huit livres, pour la France. On recevra chaque mois franc de port un cahier pareil à celui-ci.

On peut souscrire à *Paris* chez MM. METTRA & EBERTS, Banquiers, place des Victoires; à *Lion*, chez M. BERTHOUD, rue St. Dominique; à *Besançon*, chez M. FANTET; à *la Haye*, chez MM. PIERRE GOSSE JUNIOR & DANIEL PINET, Libraires de S. A. S. M. le Prince Statthouder; à *Milan*, chez M. GIUSEPPE GALEAZZI, Libraire; & dans les différentes villes de Suisse, de Hollande & d'Italie, chez les Libraires chargés depuis long-tems de la distribution de ce Journal.





S U I S S E.

L E T T R E

D E

M. le B. O*****

à

M. ****.

Neuchâtel, 1er. Mars 1771.

I. *ENCYCLOPÉDIE*, ou *Dictionnaire universel &c.* Tome III. Yverdon. 1771.

CE grand ouvrage mérite bien que nous y revenions plus d'une fois. Nous ne doutons pas, Monsieur, que vous ne voyez avec plaisir l'extrait de quelques articles, ou absolument neufs, ou retouchés & presqu'entièrement refondus. L'article ANTI-PATHIE nous semble renfermer des idées neuves, appuyées sur une bonne philosophie.

On n'emploie guère ce mot pour dési-

igner une incompatibilité purement physique. On le réserve pour signifier l'éloignement qu'un être animé & sensible éprouve pour certains objets. Sous ce point de vue, l'antipathie est une haine naturelle, une inimitié insurmontable, une aversion involontaire qu'un être sensible éprouve pour un autre objet, quel qu'il soit, sans que celui qui sent cette antipathie en connaisse la cause, & puisse en rendre aucune raison. Telle est, dit-on, l'opposition naturelle & réciproque de la salamandre & de la tortue, du crabeau & de la bolette. Telle est l'aversion invincible de certaines personnes pour les chats, les souris, les araignées, & telles mille autres antipathies, dont les anciens naturalistes, les scolastiques, & le vulgaire demandent l'explication au Philosophe; mais celui-ci commence d'abord par examiner s'il existe de telles antipathies.

Il paraît qu'il faut retrancher, 1°. toutes les antipathies non avérées, comme celle qu'on suppose entre les poules & le son d'une harpe, dont les cordes sont faites de boyaux de renard. Rien n'est moins certain, ou plutôt rien n'est plus faux que ces faits, dont se repaît la crédulité du vul-

gaire. Et quand quelques-uns d'entr'eux
seraient avérés, il ne ferait pas prouvé
que les animaux qui les éprouvent n'en
connaissent pas la cause à leur manière ;
dès-lors ce ne ferait plus l'antipathie, dont
nous avons donné la définition.

Retranchez 2^e, toutes ces aversions que
certaines personnes affectent par air, pour
se donner un ton précieux, une apparence
de délicatesse & de propreté excessive. On
ferait surpris si l'on faisait attention, com-
bien il y a d'aversion de cette espèce, qu'on
veut faire passer pour naturelles & invin-
cibles.

Retrançons 3^e, toutes les aversions
dont la cause est connue & manifeste. Nom-
mera-t-on antipathie, l'aversion réelle, na-
turelle & décidée que la brebis a pour le
loup ? La cause en est connue. Tout ani-
mal craint sa destruction ; la brebis doit
donc avoir en horreur le loup qui, pour
s'en nourrir, la déchire. C'est d'un prin-
cipe semblable que naît l'aversion de bien
des gens pour les serpens, & les autres in-
sectes. On nous a donné dans notre bas-
âge, l'idée que leur morsure est dangereuse
ou mortelle ; on nous les a représentés com-
me mal propres ; on a marqué du dégoût pu

même de l'effroi, à leur approche. Est-il surprenant que, nulle réflexion ne venant rectifier nos idées sur ce sujet, nous gardions toute notre vie le même sentiment. Plus nos nerfs sont irritables, plus la vue de ce que nous craignons nous émeut. Est-il besoin, pour expliquer ces faits, de recourir à des qualités occultes, à des rapports secrets d'antipathie, dont personne n'a des idées distinctes ?

Il est aussi des antipathies, qui ne naissent point de l'imagination, mais de quelques qualités physiques; ce sont celles qu'on remarque, même chez les enfans pour certains mets, dont le goût ne leur déplaît pas, mais que leur estomac ne peut pas digérer. À quoi donc se réduisent ces antipathies dont on parle tant ? A des histoires fabuleuses, à une crainte puérile, à un dégoût dont on déguise la cause, à une affectation de délicatesse, à un vice d'estomac. On ne saurait prendre trop de soin pour garantir les enfans de pareils préjugés, en les familiarisant avec tous les objets, en leur indiquant sans émotion ceux qui sont dangereux, & en leur apprenant à s'en défendre. Quand on est parvenu à l'âge de raison, chacun doit réfléchir sur

la nature des objets qu'il craint, vérifier ce qu'on dit sur leurs qualités, & faire des efforts pour vaincre la répugnance qu'on éprouve.

Vous conviendrez, je pense, Monsieur, que cet article est plus approfondi, mieux pensé que celui de l'encyclopédie de Paris; où l'on se contente d'établir très-vaguement la réalité des antipathies, sans chercher à en faire connaître la nature, & sans détruire un préjugé reconnu pour tel par toutes les personnes sages.

ANTISTHENE. *Hist. litt.* Cet article est absolument neuf. Le fondateur de la secte cynique méritait bien une place dans le dictionnaire encyclopédique. Cet homme célèbre était d'Athènes & contemporain de Socrate. Il enseigna d'abord l'éloquence; mais ayant entendu Socrate, il s'adonna à la philosophie. Il forma ensuite une école, & on allait entendre ses leçons sur cette science, dans un lieu consacré à un chien, (Ce lieu où Antisthène enseignait était le *cynosarge*, consacré à Hercule.) Quoiqu'il en soit, c'est probablement de ce mot qu'est venu le nom de *cynique*, qu'on donne aux sectateurs d'Antisthène, & qui leur fut confirmé dans la suite, par la hardiesse de leurs

actions & de leurs discours. Conduit par les principes d'une fausse philosophie, cet homme singulier s'affranchit de la tyrannie du luxe & des richesses, des entraves de la réputation & de la gloire; enfin, de tout ce qui subjugué & tourmente les hommes. On le voyait se promener dans les rues avec une besace, un mauvais manteau & une longue barbe. Tant d'austérité exigea de lui bien des privations. Il ressentit la contrainte du rôle qu'il s'était imposé, & ce fut peut-être ce qui rendit sa vertu trop chagrine. Quelqu'un lui demandait par quel motif il avait embrassé la philosophie: *c'est*, répondit-il, *pour vivre bien avec moi*. Voici quelques-unes de ses maximes recueillies par Diogène de Laërce. „ Le
 „ mépris de ce qu'on appelle gloire est
 „ un bonheur; ce sont de longs travaux
 „ abrégés.
 „ Un des arts les plus importants & les
 „ plus difficiles est celui de désapprendre
 „ dre le mal.
 „ Le sage doit être content d'un état qui
 „ lui donne la tranquille jouissance d'une
 „ infinité de choses, dont les autres n'ont
 „ qu'une contentieuse propriété. Les biens
 „ sont moins à ceux qui les possèdent, qu'à
 „ ceux qui savent s'en passer.

„ Les états sont sur le point de périr,
 „ lorsque c'est l'intrigue qui obtient la re-
 „ compense due au mérite.

„ La guerre fait plus de malheureux
 „ qu'elle n'en emporte. „

Antisthène s'est rendu recommandable par la sagesse de ses maximes; mais il méprisait les beaux arts, & il faut avouer qu'il mettait trop d'ostentation dans son indifférence pour les choses extérieures. Socrate voyant un jour son ancien disciple faire parade d'un mauvais habit, lui dit, avec sa finesse ordinaire: *Antisthène, je t'aperçois à travers les trous de ta robe.* Voilà, suivant nous, une idée du philosophe cynique & de son caractère, plus complète que celle que l'on trouve au même mot dans la première encyclopédie.

II. Au reste, Monsieur, vous n'ignorez pas, sans doute, que MM. les frères Cramer, de Genève, viennent de publier un prospectus, qui annonce la réimpression de ce grand ouvrage. C'est l'entreprise formée à Paris qui s'exécute en Suisse. Les intéressés promettent un supplément, qui formera un ouvrage à part, & qui surpassera, disent-ils, l'attente du public.

III. La société Typographique de Neuchâtel

châtel vient de publier la nouvelle édition de *Londres, ouvrage d'un Français, augmenté des notes d'un Anglais*. Nous avons déjà donné un extrait assez étendu de cet ouvrage dans nos journaux de l'année passée (*). L'ouvrage de M. Grosley est connu & justement estimé ; mais les notes de l'anonyme Anglais lui donnent un nouveau prix. Il y a même dans chaque volume des additions considérables. Dans le premier, vous lirez avec plaisir les *observations d'un Anglais sur l'Amérique septentrionale*. Et à la fin, des *observations générales sur l'Angleterre*, son gouvernement, ses productions, son commerce ; sur la masse d'argent qui circule dans le royaume, sur la richesse nationale & sur les impôts. Dans le second, vous trouverez une description du *Museum Britannique*, plus exacte & plus détaillée que toutes celles que nous avons vues jusqu'ici. Enfin, on a placé dans le troisième une idée de la campagne de Stowe, appartenante à milord Temple, & la lettre de M. de la Condamine à M. Grosley, qui a été insérée dans les journaux.

(*) Voyez journal de Juillet 1770, p. 348, & d'Août p. 496.

IV. *RECUEIL de pièces relatives aux finances
& au commerce de l'Angleterre , traduit de
l'Anglais. Berne 1771.*

Pourquoi le Français , amateur des nouveautés , se prévient-il contre les nouveaux projets ? Que dira t-il de la traduction & de l'extrait de ceux-ci ? Il aime à plaifanter ; il tourne en ridicule tous les auteurs qui travaillent de bonne foi en ce genre ; ce font des rêveurs faméliques , des dom Quichotes , des chercheurs de pierre philosophale. . . . Mais les peuples voisins favent gré à tout homme pauvre ou riche , noble ou non , de fes méditations fur des objets intéreffans. Une erreur systématique peut conduire tôt ou tard à d'heureuses découvertes. L'indigence est mère d'industrie & féconde en grands hommes ; *fecunda virorum* , dit Lucain.

. La prévention que nous combattons ici ne nous paraît ni fondée , ni avantageuse , sur-tout dans un grand royaume , où l'on voit plus qu'ailleurs des reviremens de finances , des tontines , des loteries , des opérations de commerce , tous établissemens qui prospèrent , & qui tous furent présen-

tés dans leur naissance sous le titre équivoque de projets. L'auteur que nous annonçons n'est point un homme obscur, né de la lie du peuple ; son traducteur est un personnage vertueux, honoré dans sa république, & dans celle des lettres. Enfin, Monsieur, s'il est permis de parler de soi, les journalistes n'ont ici d'autre objet que le bien public.

Le Chevalier Matth. DECKER, heureux d'être né Anglais, profite de la liberté de la presse, sans passer aux yeux de ses patriotes pour un spéculateur chimérique, il leur offre une septième édition de ses *réflexions sérieuses sur les taxes considérables, imposées sur la nation en général & sur le commerce en particulier, avec un projet qui tend à prévenir la contrebande, à rendre la liberté au commerce, & à augmenter les revenus publics, en substituant une seule taxe à tous les impôts.*

Un ouvrage de calcul tel que celui-ci, nous semble mériter d'être lu en entier, & n'est guère susceptible d'extrait.

On y prouve que la contrebande sur le thé seul est prodigieuse, & qu'on peut y remédier par un moyen simple & avantageux au public, à la compagnie des Indes,

au marchand & au consommateur. 1°. Le chevalier Decker voudrait qu'on supprimât l'impôt de quatre schellings par livre de thé, & que chaque famille qui en fait usage payât une taxe proportionnelle depuis quatre jusqu'à vingt schellings par année, selon la modicité respectve des ménages. 2°. Que tous les cafés de Londres payassent cinq livres sterlings par an, pour le thé qui s'y débite, & qu'on n'exigeât que quarante schellings des cafés des villes de province. 3°. Que les officiers préposés à ces recouremens présentassent une formule de serment à chaque père de famille, & que celui qui affirmerait ainsi, que ni lui, ni aucun des siens ne fait usage de thé, fût exempt de l'imposition. Tout parjure serait condamné à une amende sévère & humiliante par le parlement.

Il n'y aurait plus de contrebande de thé, dès que les motifs d'intérêt qui portent à la faire, cesseraient. Les marchands ne seraient plus exposés aux visites importunes des commis de la douane; ils ne seraient plus assujétis à tenir des livres de compte pour cet article. La compagnie des Indes vendrait seule cette denrée, dont la consommation annuelle, dans toute la grande

Bretagne , est évaluée à quinze cent mille livres pesant. Les consommateurs y trouveraient du profit ; chaque famille , taxée à cinq schellings par an pour cet objet , gagnerait au moins chaque année une livre de bon thé. Enfin , l'Etat tirerait de cet impôt , sans léser personne ; beaucoup plus que les cent trente mille livres sterling , que rapporte annuellement ce droit d'entrée. On supprimerait un grand nombre de commis employés à empêcher cette espèce de contrebande ; les fonctions de cette sorte seraient alors inutiles.

L'auteur Anglais s'enhardit , *crescit oratio*. Il propose comme nécessaire & avantageux à la nation , un seul impôt général , non pas sur le vin , ni sur le tabac , ainsi qu'il en fut question il y a dix ans , mais sur les maisons. Il en suppose douze cent mille ; dont cent mille ne sont pas ordinairement habitées , cinq cens autres mille ne logent que l'indigence : voilà six cens mille maisons exemptes de la taxe générale. Cette exemption faite en faveur des artisans pauvres , diminuerait le prix de leurs ouvrages & augmenterait le débit chez les nations voisines , dont aucune ne favorise aussi généreusement l'indigence

gence laborieuse. Il ne reste donc que six cent mille maisons sujettes à l'impôt général & unique. Cet impôt suffirait-il aux besoins annuels de l'Etat? Quels font-ils en tems de paix? (Observons avec l'auteur, que ceci fut écrit après la guerre, en 1748.)

Les revenus de Sa Majesté se montent à	800,000 l. ster.
L'intérêt de la dette nationale est d'environ	2,000,000
La dépense courante de l'année est de	2,200,000
	<hr/>
TOTAL	5,000,000 l. ster.

L'auteur propose de faire lever au-delà de cette somme sur les six cent mille maisons, à dix livres sterling chacune. La répartition en serait faite se'on les facultés des propriétaires. Le gouvernement aurait une connaissance exacte des biens de chaque particulier. La nation serait libérée de tout autre impôt. Nul n'aurait lieu de se plaindre de celui-ci; chaque famille y gagnerait encor.

Toute maison en Angleterre, louée deux cent liv. ster. par an, toute maison dont

les habitans auraient mille livres sterling de rente, serait taxée à cent livres sterling. (Il n'est point en Europe de souveraineté ; où le sujet ne paie à l'État cinq pour cent d'imposition). D'après cette première classe, on arrangerait les inférieures en proportion numérique, jusqu'à la dernière, qui ne paierait que cinq livres sterling ; par ce moyen on aurait un million de livres de plus que les besoins de l'État n'en exigent. On verserait chaque année ce million dans une caisse d'amortissement ; on joindrait à ce fonds la réduction de l'intérêt annuel. Ce fonds augmenterait encor considérablement, par la moitié de ce même impôt que paieraient les maisons en Ecosse, dont le nombre est de quatre cent mille.

- Nous sommes surpris que le chevalier Docker ne fasse pas mention des maisons du royaume d'Irlande. Trop plein de son sujet, il se hâte d'en développer ici les grands & nombreux avantages. Le lecteur peut lui-même les deviner, les apprécier, ou faire des objections nouvelles. Il trouvera peut-être plus simple d'établir pour unique impôt une capitation, ou une dime proportionnelle. C'est ainsi que tout penseur apprête à penser aux lecteurs bénévoles.

On leur offre dans la même brochure la traduction d'un *essai* sur la dette nationale, & sur la richesse de l'Etat, &c. . . Seconde édition par Andrew Hooke. Londres 1751. Cet ouvrage est plus hérissé de calculs que le précédent Il tend à prouver que l'Etat ne doit que la douzième partie de ses richesses. Il offre un projet par lequel on éteindrait la dette entière, sans le secours d'un fonds d'amortissement, & sans diminuer les revenus de la couronne, ni la dépense annuelle de la nation.

» Entrez, dit-il, chez le plus pauvre
 » artisan, ou laboureur, vous trouverez
 » des outils, des meubles, des effets, tant
 » en dedans que hors de sa maison, dont
 » la valeur ira bien à trois livres sterling,
 » quoiqu'il n'ait que cinq ou six schellings
 » à la fois d'argent comptant. Entrez chez
 » un fermier; vous ne trouverez guère
 » plus de trente à quarante schellings chez
 » lui; excepté quelques jours après une
 » foire, & avant qu'il ait payé son Sei-
 » gneur, tandis que son mobilier, ses den-
 » rées, son bétail, &c. . . . montera à
 » 200 l. st. Entrez chez un marchand détail-
 » liste; vous trouverez rarement plus de
 » dix ou douze livres sterling, quoique

„ son fonds en vaille trois ou quatre cent.
 „ Allez chez les marchands en gros ; vous
 „ en trouverez qui auront la valeur de dix
 „ à douze mille l. st. en fonds ; & rarement
 „ au-delà de deux ou trois cens l. st. de
 „ comptant. Des négocians qui ont vingt
 „ à trente mille livres sterling de fonds ,
 „ & qui ont le plus besoin de comptant ,
 „ n'auront guère plus d'argent monnayé
 „ que mille ou quinze cent guinées ; il
 „ est même connu que les banquiers ne
 „ tiennent guère chez eux que de l'argent
 „ déposé par d'autres personnes. Enfin ,
 „ informez-vous des affaires des particu-
 „ liers , depuis le premier pair du royau-
 „ me jusqu'au dernier rang des citoyens ,
 „ vous trouverez que leur argent comp-
 „ tant n'est que d'une très-petite valeur ,
 „ comparée au reste du mobilier , vaisselle ;
 „ bijoux , meublés , &c. Il est donc évi-
 „ dent , que dans tous les états de la vie ,
 „ la masse de l'argent comptant ne fait
 „ guère plus que la vingtième partie de
 „ leur richesse totale.

„ D'après ce calcul , on doit croire que
 „ le total du mobilier ou de la richesse
 „ personnelle de la nation , proportionné-
 „ ment à l'argent comptant que nous éva-

luons à trente millions , montera à six cent millions. „

On fait que les terres ne sont guère taxées qu'à la moitié de leur valeur , & que l'étant à quatre schellings par livre ou à un cinquième de leur revenu , elles ne paient réellement qu'un dixième. Elles rapportent donc vingt millions par an ; laquelle somme évaluée à dix-huit années & demie , donne un capital de trois cent soixante & dix millions , comme douze & demi à un.

L'accroissement des rentes & de la valeur des fonds de terre est une preuve évidente de la richesse nationale , qu'augmentent l'industrie & le commerce.

L'auteur prouve que la dette nationale , estimée à quatre-vingt millions , ne fait pas la douzième partie du capital national , & que l'intérêt à quatre pour cent ne fait pas les onze trentièmes du revenu national , & que l'augmentation annuelle du fonds national , toutes dépenses déduites , approche de onze millions & demi.

Or , pour éteindre la dette publique avec avantage pour la couronne & pour la nation , l'auteur conseille de vendre , pour un certain nombre d'années , une portion du

revenu national, moindre que la portion
 requise actuellement pour payer l'intérêt
 de la dette. Il entend qu'on partage les
 quatre-vingt millions de dettes en quatre-
 vingt parts égales, chacune d'un million,
 & qu'on assigne à chacun de ces millions
 une classe de souscription en forme d'an-
 nuité, à trois & demi pour cent pour le
 terme de quatre-vingt-dix-neuf ans, avec
 la condition que les survivans hériteront
 les portions des rentiers qui viendront à
 décéder. Il prétend qu'on partage le million
 & les trente-cinq mille livres sterling de
 rente, également en quatre mille parts,
 dont chacune sera de huit livres quinze
 schellings de rente & de deux cens cinquante
 livres de capital. Quiconque souscrira
 pour deux cent cinquante livres, jouira
 d'une annuité de huit livres quinze schel-
 lings, sur la tête de qui il voudra, pourvu
 qu'il ne mette pas plus d'une annuité sur
 une même tête. Il veut encor que les por-
 tions des rentiers décédés chaque année se
 répartissent en accroissement de rente au
 profit des survivans; de sorte que le der-
 nier qui survivra, jouira de trente-cinq
 mille livres sterling de rente. Les créan-
 ciers de l'Etat auraient la préférence, &

pourraient fouscrire pour la valeur de leur créance. Par ce projet, le gouvernement ferait libéré & débarrassé de toutes prétentions ultérieures qu'éteindraient lesdites annuités. Le gouvernement y gagnerait par an quatre cent mille livres, qu'il paierait de moins que l'intérêt annuel.

En voilà bien assez, Monsieur, pour ceux de nos lecteurs qui se plaisent aux spéculations; mais en voilà trop sans doute pour les frondeurs de tous les projets.



V. FRAGMENT de l'histoire de l'Indostan

par M. Alex Dow, traduit par M. SIN-

NER, bibliothécaire. Berne 1771.

CET ouvrage pourrait être nommé gazette Indienne; son style, par la multitude des faits & des dates, m'a semblé être plutôt celui d'un journal que d'une histoire. Après l'avoir lu pour vous en rendre compte, Monsieur; il ne me reste qu'un souvenir confus de cruautés, de trahisons, de

personnes, d'exemples de despotisme, d'ordres tyranniques, d'exactions énormes, de scélératesses, de factions & de catastrophes successives. Telles sont les causes de la décadence de l'empire du Mogol, renversé par les Sophi de Perse & par les Tartares.

Les souverains de l'Europe qui seraient tentés de régner en despotes, & d'abuser du pouvoir arbitraire, au mépris des droits des peuples, n'ont qu'à lire ce fragment historique, pour abjurer une erreur flatteuse en apparence, mais également funeste aux souverains, & à leurs sujets.

„ Quand les sauvages de la Louisiane
 „ veulent avoir du fruit, ils coupent l'ar-
 „ bre au pied, & cueillent le fruit. „ Telle
 est l'image que l'auteur de *l'esprit des loix* donne du gouvernement despotique; cette phrase seule fait tout le treizième chapitre du premier volume. Je suis plus ému que cet illustre auteur, des désordres barbares, des révolutions sans nombre qui ont dévasté les plus belles contrées de la terre, qui ont détrôné successivement presque tous les souverains de l'Indostan. Je gémis sur les calamités de ces malheureux peuples, de ces victimes du pouvoir des Nabobs ou Gouverneurs, souvent plus

inhumains , plus bizarres que leurs maîtres. Je donnerais au despotisme oriental & à la tyrannie le même emblème. Je les peindrais l'un & l'autre sous la figure d'une femme pale , hideuse , dont la vue est égarée ; la terreur & le trouble seraient ses premiers satellites ; les vices , les crimes personifiés lui seraient la cour ; au pied du trône , un groupe de délateurs obscurs , de vils flatteurs , de ministres sanguinaires composerait son conseil infernal. Sa couronne de fer serait ornée de serpens irrités ; son sceptre serait une épée nue ; sa cuirasse offrirait une tête de Méduse , sa robe déchirée serait tachée de sang ; ce monstre femelle présenterait d'un air menaçant un joug d'un énorme poids ; plus loin , ce monstre éprouverait les vengeances du ciel , de la terre & du Ténare. Cette image poétique ne vous semble-t-elle pas plus digne du sujet que celle d'un arbre fruitier abattu par un gourmand sauvage ? Elle est digne , ce me semble , d'un patriote républicain.

Au commencement du treizième siècle , le bizarre despotisme de Gesler fit perdre à la Maison d'Autriche , la souveraineté paisible qu'elle avait sur une partie de la Suisse.

Un simple laboureur, un Guillaume Tell, qui refusa de saluer le chapeau de Gesler, fut cause de la révolution.

„ *Et de là vint, comme à Dieu plut,*

„ *De main en main notre salut.*

Mais pour savoir toutes ces catastrophes, les calamités, les horreurs abominables qu'enfante le despotisme oriental, il suffit de lire le fragment historique dont M. Sinner nous donne la traduction. Il n'est guère possible d'en faire une analyse sans nuire à l'original ou à la copie. Vous aurez, Monsieur, à peu de frais une idée juste de l'empire du Mogol, en lisant ici l'extrait de la préface de M. Alex Dow.

„ Cette histoire présente un tableau frappant de la situation déplorable d'une nation gouvernée par le despotisme, & de l'instabilité d'un empire, qui n'a d'autres lois que le caprice des hommes. L'Indostan a été dans tous les tems la proie de l'ambition & de la tyrannie. Tantôt on voit un petit *Omrab*, qui se fait passage jusques au trône à travers des flots de sang, ou qui entraîne des milliers de pau-

» vres aventuriers dans sa ruine. Tantôt
 » ce sont des souverains, qui détruisent
 » leur pouvoir par l'ambition même de
 » l'augmenter.

» Dans un gouvernement tel que celui
 » de l'Indostan, l'amour du bien public &
 » la bonne foi n'existent pas, les peuples
 » passent sans murmurer d'un joug à l'au-
 » tre, & chacun voit d'un œil indifférent
 » la misère de son voisin, sans avoir d'au-
 » tre souci que celui de se soustraire lui-
 » même à la calamité publique. Disons ce-
 » pendant que c'est ici le tableau de l'Indos-
 » tan, tel qu'il est sous le gouvernement
 » d'un prince vicieux. De même que sous
 » un Empire arbitraire & absolu, on voit
 » souvent les peuples plongés dans les plus
 » grands malheurs, de même aussi, quand
 » un homme vertueux tient les rênes de
 » l'Etat, il peut rendre ses sujets heureux
 » par les voies les plus promptes & les
 » plus efficaces. C'est ainsi qu'on voit quel-
 » quefois dans cette histoire, les calami-
 » tés d'un demi-siècle de tyrannie, effacées
 » en peu d'années par l'administration d'un
 » bon prince. Un tableau raccourci du gou-
 » vernement de l'Indostan ne sera pas dé-
 » placé ici. L'empereur est absolu & n'est

20 contraint par aucune loi. Il dispose de
25 la vie & de la fortune des plus grands
30 seigneurs, comme de celles du dernier
35 de ses sujets. Quelquefois il y en a
40 d'aïez puissans pour se soustraire à la sé-
45 vérité du prince, pendant que les petits
50 & le peuple sont à la merci non seule-
55 ment du souverain, mais aussi des gou-
60 verneurs de province. Ces gouverneurs,
65 qui portent le titre de *Nabobs*, exercent
70 le droit de vie & de mort, & toute l'au-
75 torité royale sur les peuples confiés à
80 leurs soins.

85 „ Toutes les terres de l'Indostan sont
90 regardées comme appartenant en pro-
95 priété à l'empereur, excepté quelques
100 districts possédés en héritage par des
105 princes, qui, pendant que l'empire était
110 dans un état de splendeur, payaient des
115 tributs au souverain, & exerçaient du
120 reste une juridiction sans bornes. L'em-
125 pereur est l'héritier de tous ses sujets;
130 quoique les enfans héritent de leurs pè-
135 res par l'indulgence du souverain, ex-
140 cepté lorsque des successions immenses,
145 accumulées par des gouverneurs tyran-
150 niques, tentent l'avarice du prince. Dans
155 ce cas, les enfans, ou les plus proches

„ héritiers retiennent une portion de l'hé-
 „ ritage , qui leur est assignée par le *cas*
 „ ou juge ; les successions des marchands ,
 „ des artisans passent sans difficulté à leurs
 „ légitimes héritiers.

„ Le roi nomme son successeur à son
 „ choix ; prérogative qui n'est pas unique
 „ aux empereurs de l'Indostan. Notre pro-
 „ pre histoire , si l'on remonte deux siècles
 „ en arrière , nous présente un droit assez
 „ semblable , exercé par des princes peu
 „ dignes d'ailleurs de l'amour & de l'estime
 „ de la nation. Selon les idées des peuples
 „ de l'Indostan , les aînés des descendans
 „ mâles succèdent au monarque ; mais sa
 „ dernière volonté y a dérogé plus d'une
 „ fois. La légitimité de la naissance ne don-
 „ ne aucune prérogative ; un fils né d'une
 „ concubine jouit également de tous les
 „ droits à la succession. Le Visir est pre-
 „ mier ministre ; il scelle tous les ordres de
 „ la cour , après la signature du prince. Il
 „ a plusieurs départemens ou bureaux , où
 „ s'expédient toutes les commissions , les
 „ patentes & les graces ; il est surintendant
 „ des finances de tout l'empire , & corres-
 „ pond pour cet effet avec les *dervans* des
 „ provinces.

„ Quelquefois l'empereur établit l'office
 „ d'un *vakiel-mutulluk* ; cette charge est au-
 „ dessus de celle du *visir* ; étant à la tête du
 „ militaire, ainsi que du civil, au lieu
 „ que le *visir* n'a jamais le premier de ces
 „ départemens qui est entre les mains de
 „ l'*amirul omrah*, ou capitaine & payeur
 „ général des troupes. Il est difficile de
 „ faire comprendre à des Européens l'éten-
 „ due de la charge du *vakiel mutulluk* ; c'est
 „ une espèce de dictateur auquel le prince
 „ délègue pour un certain tems toute l'au-
 „ torité royale, dont il ne se réserve que
 „ le titre & les honneurs. L'empereur de
 „ l'Indostan donne audience publique
 „ deux fois par jour, assis sur son trône.
 „ Chacun sans exception y est admis, &
 „ peut présenter sa requête à l'*avis bey* ou
 „ maître des requêtes ; celui-ci les remet au
 „ prince, qui les lit, & endosse sa vo-
 „ lonté de sa propre main. S'il y a quelque
 „ chose de douteux, la requête est remise
 „ au *silder ul suddar*, dont l'office répond
 „ à celui du *lord chief justice*, lequel doit l'ex-
 „aminer & en faire son rapport. Les ma-
 „ hométans de l'Indostan, n'ont d'autre
 „ loi écrite que le *Korân* (l'Alcoran). Il y
 „ a des usages autorisés par l'équité & une

„ coutume immémoriale , qui font auffi re-
„ digés par écrit ; ces ufages font fuivis
„ dans la décifion de certaines caufes ; des
„ officiers nommés *cannongées*, établis à cet
„ effet , expliquent ces ufages au peuple ,
„ qui leur paie ce foin. Dans chaque dif-
„ trict ou *pergunnah* , il y a une cour de
„ justice établie. Ces cours font vénales ;
„ l'émolument ordinaire de ces tribunaux
„ monte actuellement au quart de la va-
„ leur fur laquelle ils jugent. Il faut ce-
„ pendant avouer que les affaires s'y expé-
„ dient promptement , & que dans un tems
„ les *cafsys* ou juges exerçaient leur office
„ avec affez d'intégrité , parce que le prince
„ puniffait févérement ceux qui fe laiffaient
„ corrompre.

„ Dans la décadence de l'empire , les
„ provinces furent gouvernées par des na-
„ bobs , ou gouverneurs , qui tenaient les
„ revenus à ferme , & mettaient le refte
„ dans leur poche. Les nabobs , dans leur
„ première institution , étaient purement
„ militaires ; ils recevaient les ordres de la
„ cour par les *dewans* , officiers civils , char-
„ gés de la recette du prince , qui payaient
„ les dépenses de l'Etat , & remettaient le
„ refte au trésor royal ; mais dans la fuite

„ ces nabobs, abusant des forces qu'ils
 „ avaient entre les mains, se rendirent in-
 „ dépendans des *dewans*, & favorisèrent les
 „ révoltes, pour avoir le prétexte d'entre-
 „ tenir des troupes sur pied, & de toucher
 „ de grosses sommes d'argent, ils parvin-
 „ rent peu-à-peu à l'indépendance. La fai-
 „ blesse de l'empire encourageant leurs en-
 „ treprises, les altercations entre eux & les
 „ *dewans* se multiplièrent. Des ministres
 „ uniquement occupés de leurs intérêts,
 „ rognèrent les pouvoirs des *dewans*, qui,
 „ d'intendans de provinces, devinrent à la
 „ fin de simples receveurs, & ne conservè-
 „ rent que le pouvoir de prévenir de nou-
 „ veaux impôts, & d'être les gardiens des
 „ loix.

„ Quand l'empereur se mettait en cam-
 „ pagne, les nabobs, à la tête de leurs
 „ troupes, se rangeaient sous l'étendart
 „ royal. Mais chaque nabob avait son camp
 „ particulier. Chaque matin les nabobs se
 „ rendaient au pavillon de l'empereur, &
 „ recevaient les ordres du capitaine géné-
 „ ral, qui, à son tour, prenait les ordres
 „ du prince. Si l'on excepte les tems du
 „ grand *Sultan Baber*, il se trouve peu de
 „ traces d'une vraie discipline dans les
 „ armées

armées du Mogol. Mais ce prince, qui
 connaît l'art de la guerre, y avait éta-
 bli un ordre excellent ; ses dispositions
 pour un jour de bataille étaient habiles ;
 ses victoires brillantes remportées avec
 une poignée d'hommes sur des armées
 immenses sont une preuve de son habi-
 leté, & prouvent que l'Asie a connu sous
 ce règne ce qu'était la discipline mili-
 taire.

Un Européen doit avoir peine à com-
 prendre, comment des armées de deux
 ou trois cent mille chevaux, & de
 trois fois autant de soldats pouvaient
 trouver des vivres, soit en marche, soit
 dans leurs camps. Ce phénomène s'ex-
 plique par le détail qu'on va voir. Cha-
 que nabob qui entre en campagne, éta-
 blit un officier qu'on nomme *cutwal*, qui
 a l'intendance des marchés ou *bazars*,
 appartenant à son camp. Chaque com-
 mandant de corps obtient la permission
 d'élever un pavillon & d'établir un mar-
 ché pour sa troupe, & de le mettre sous
 la direction d'un *cutwall* ; les officiers,
 ou quartiers-mâtres, prennent les ordres
 du *cutwall*-général. Les *cutwalls* don-
 nent des patentes à des entrepreneurs de

» vivres qui paient avec empressement une
 » redevance pour le privilège.

» Les entrepreneurs rassemblent des
 » grains & des bestiaux de toutes les pro-
 » vinces, & en approvisionnent les ar-
 » mées. La paye des soldats de l'Indostan
 » est considérable. Chaque homme reçoit
 » de soixante à deux cent roupies (*) par
 » mois. Cette forte paye, qui fait abonder
 » l'argent, attire l'abondance des provi-
 » sions dans les camps. La fertilité des ter-
 » res de l'Indostan, qui, pour la plupart,
 » rendent deux ou trois moissons par an-
 » née, contribue surtout à la facilité des
 » vivres; les fourrages pour les chevaux y
 » abondent généralement.

L'auteur Anglais, que M. Sinner a tra-
 duit, a divisé en six sections l'histoire abré-
 gée de la décadence de l'empire du Mogol.
 On y voit des observations générales,
 une suite chronologique des empereurs,
 depuis Akbar, mort en 1604, jusqu'à

(*) Il paraît qu'il y a ici faute dans le texte de
 M. Dow. Cette paye est incroyable. On trouve
 dans l'ouvrage de M. CAMBRIDGE une capitula-
 tion des Anglais avec un nabob, où la paye des
 Indiens est réglée à une demie roupie par jour.

Mahammud Shaw , qui régnaît en 1767. La faiblesse de ce vaste empire , l'indépendance des gouverneurs des provinces , leurs intrigues à la cour de Dehli , ville capitale , leurs exactions sur les biens des peuples , leurs factions continuelles , leurs perfidies , & l'invasion de l'heureux & cruel Nadir Shaw , roi de Perse.

En est-ce assez, Monsieur , pour picquer votre curiosité ? Je vais tâcher de la redoubler encor par quelques épisodes.

Un homme de lettres possédait une belle collection de livres , plus choisie que nombreuse ; il les prêtait assez volontiers à ses amis , à condition qu'ils les lui rendissent avec une note de trois ou quatre pensées ou anecdotes , qui les auraient le plus frappés dans chaque volume gros ou petit. Le prêteur & l'emprunteur trouvaient leur compte en ce marché. Je vais les imiter & vous offrir le même tribut instructif : puisse mon goût être conforme au vôtre !

Nadir Shaw , ayant vaincu & fait prisonnier Mahammud , lui fit servir une collation , dont ce prince détrôné mangea avec

grand appétit. *Quel homme*, s'écria le vainqueur, *quel homme est-ce donc que ce Mahammud, qui renonce sans regret à un empire ? Peut-être y a-t-il autant d'héroïsme à mépriser le trône qu'à s'en emparer. N'importe, mon choix est de régner.* Il rendit cependant la couronne au vaincu, la lui posa sur la tête, lui donna de sages instructions sur la discipline militaire, & s'en fit bien payer par des contributions exorbitantes, & par le pillage de plusieurs bourgs & villages, qu'il brûla sur sa route en retournant en Perse. L'auteur Persan le compare à une comète désastreuse & terrible.

N'êtes-vous pas des traîtres & des ingrats envers votre prince & votre patrie, (dit ce même Nadir Shaw, à deux grands personages qui avaient favorisé son invasion) vous, qui, combés d'honneurs, m'avez appelé du sein de mes Etats, pour la ruine de votre empereur & de la vôtre ? Mais vous éprouverez la vengeance céleste dont je suis l'instrument. Il cracha sur leur barbe & les fit sortir de sa présence.

L'un d'entr'eux, nommé Nizam, dit à Saditchan, qu'après un tel affront, il n'y avait qu'à mourir. Ils résolurent à prendre du poison. Mais Nizam n'avala qu'un

breuvage innocent. Sadit, honteux de survivre après cet exemple de courage simulé, s'empoisonna effectivement. C'est ce que l'ambitieux Nizam desirait; il tira vanité de ce stratagème pour se défaire d'un rival, & jouit ensuite long-tems du fruit de son crime.

L'esprit patriotique de Tuki, excellent acteur, sauva ses concitoyens des horreurs de la famine. Nadir Shaw, maître de Dehli, avait mis des gardes aux portes de cette ville, pour empêcher que les habitans, qu'il avait mis à contribution, n'emportassent leurs richesses. Ce prince enchanté des talens du comédien, lui demanda quelle récompense il souhaitait. Tuki, prosterné à ses pieds, le pria de faire ouvrir les portes de Dehli, pour arrêter la famine qui faisait périr les pauvres. Il obtint cette faveur, & le peuple eut de quoi se nourrir.

Une reine mère, femme galante, avait pris pour objet de sa tendresse, un eunuque, qui, dépourvu d'emploi, gouvernait l'empire, comme la reine mère gouvernait l'esprit du roi, son fils, nommé Achmed.

Ce roi indolent conçut d'injustes soupçons contre Ghazi, le meilleur de ses officiers, & voulut le perdre par une lâche

trahison, mais dont la trame fut découverte. Un roi, lui dit hardiment Ghazi, *qui prête l'oreille aux calomnies d'un visir, n'est pas fait pour régner sur de braves gens, autorisés par le pouvoir que Dieu leur donne à se défendre contre les traits de l'injustice.*

Les Marattes sont aujourd'hui le peuple le plus considérable & le plus valeureux de l'Indostan. M. de Voltaire dit qu'ils sont les Suisses de l'Indostan, relativement au métier des armes. Quoiqu'ils ne soient forts que de soixante mille hommes, ils savent entraîner sous leurs drapeaux des milliers d'hommes, par l'appas du butin. Ils donnent à leurs chevaux de l'opium, qui leur procure une vigueur extraordinaire, soit pour les attaques, soit pour les retraites.

La discipline militaire est le plus grand soutien d'un Etat; elle est sûre d'y fixer la victoire. L'Indostan est en proie aux factions. Toutes loix divines & humaines y sont foulées aux pieds d'un seul tyran, & d'un millier de maîtres despotiques qui font gémir l'empire. M. Alex Dow semble conseiller aux Anglais d'en faire la conquête par principe d'humanité, & pour y faire régner la justice, la vertu, la liberté & la

paix. Dix mille hommes d'infanterie bien disciplinés suffiraient pour cette entreprise glorieuse & facile. Il n'en coûterait pas, dit-il, la moitié du sang répandu souvent en Europe dans une seule campagne, sous le vain prétexte d'un équilibre imaginaire, ou d'un objet de commerce de peu de valeur.

Cet auteur Anglais nous promet quelques autres morceaux d'histoire Indienne, si le public fait à celui-ci un accueil favorable. Ce fera, sans doute, une nouvelle tâche pour M. *Sinner*, & le public lui aura obligation du soin qu'il prendra de traduire ces pièces intéressantes.





VI *REPOSE* du chevalier D.... à la lettre
d'un Français, datée de Lausanne du premier décembre 1770 (*).

LE voilà donc, mon cher ami, érigé en auteur caractéristique ; c'est-à-dire, tu le ferais, s'il suffisait pour l'être d'avoir osé crayonner le caractère d'un peuple, d'une ville, ou d'une société. Je dis *crayonner*, car à peine avais-tu le tems de faire des *caricatures*. Pour peindre au vrai, il fallait beaucoup plus de tems, ou être plus exercé. Trois ou quatre mois ne suffisaient pas à un novice qui fait ses premières preuves, du moins en ce genre. . . En te répandant, tu n'aurais fait qu'effleurer ; en te concentrant, tu n'aurais pu voir qu'un petit nombre d'objets ; en les embrassant tous, tu as sûrement passé tes forces. Avec cela,

(*) Cette réponse, datée de Paris du 20 décembre, nous est parvenue tard. Le gentilhomme Français à qui elle était adressée, l'ayant probablement laissé tomber de sa poche, on nous l'a communiquée depuis quelques jours.

je gagerais que tu te crois déjà un *Tbéophraste*, ou un *La Bruyère*. Il est vrai que tu m'avais *promis* ou plutôt *offert* de me donner, chemin faisant, la carte des pays que tu verrais; mais je t'en avais montré les écueils, & tu les as oublié. Tu es jeune, vif & assez brillant; ton imagination te rend propre à être peintre, & peut-être le feras-tu dans la suite. Le sol, le climat, la situation, les agrémens d'un pays sont déjà à ta portée: mais ses habitans, leurs inclinations, leurs talens généraux, leurs mœurs, le fond de leur caractère . . . font toute autre chose. Avouons-le, mon ami, nous sommes pour l'ordinaire trop légers pour approfondir, trop impatiens pour nous arrêter sur un sujet important, & pour voir au-delà de son écorce. Et puis (car pour le moment je veux être un peu philosophe) nous défions-nous assez de notre amour propre, pour ménager, comme il conviendrait, celui des autres?

Pourquoi par exemple, en vantant les beautés du charmant pays dont tu fais l'éloge, veux-tu être seul à les sentir? Pourquoi trouves-tu à propos que ses heureux habitans y soient insensibles? *Que personne que toi N'Y SOIT SOUS LE CHARME.* . . . *

Que l'enthousiasme qu'inspire la belle nature y soit inconnu. . . . Qu'il n'y ait ni peintres , ni poètes sous ce beau ciel ; c'est comme si tu disais qu'ils n'ont ni des yeux pour les objets , ni des oreilles pour l'harmonie , ni une ame pour en goûter la douce impression. Tu ajoutes que ses habitans ne songent pas même à peindre ou à imiter les beautés sans nombre qui les entourent , &c. En vérité , mon ami , je suis honteux pour toi de ces préjugés ; car il est impossible que ce ne soient ou des paradoxes , ou des erreurs. En peinture , puisque la Suisse a eu de tout tems des peintres de la plus grande réputation , & qu'outre ces hommes fameux , dont on vient de donner l'histoire , il s'y trouve actuellement un nombre d'élèves & d'amateurs qui cultivent ce bel art. En poésie , le nom seul du baron de Haller se réduirait au silence , & l'on nous en nomme d'autres encor dans les deux langues. D'ailleurs , dis moi , je te prie , pourquoi la nature ne parlerait-elle pas aux Helvétiens comme à nous ? Serait-elle muette pour eux , ou feraient-ils sourds pour elle ? Ne suffit-il pas qu'avec de l'esprit , comme tu le reconnais , ils aient un cœur ?

Tu trouves qu'ils ont trop de goût pour la bagatelle ; car c'est ce qu'emporte *la frivolité* ; en ce cas, mon ami, n'ont-ils pas de qui tenir ? Tu fais comme moi où en est la source, & d'où se répand l'épidémie. Elle attaque par-tout la jeunesse. Et que dirait-on si l'on savait que celui qui critique est du nombre des malades ? Tu as très-bien nommé ce que tu me dis des *mœurs* : c'est une tirade . . . ce sont des écarts. Je te les pardonne, parce que comme tu le dis très-bien, j'y suis tout accoutumé ; mais j'en connais peu de cette force, & j'y ai regret, parce que je n'y vois point d'à propos, & qu'en conscience j'en n'y apprens rien.

Avant que de voir ta lettre sur les habitans du *Pays de Vaud*, & de *Lausanne*, je t'avais dit que je les aimais, ne fut-ce que pour t'empêcher d'en dire du mal ; ainsi je suis charmé que tu leur reconnasses, comme tout le monde de la *bombonnie* & de la *franchise*, quoique dans ta description, elle contraste un peu avec la *mine des plus déliés courtisans*, que tu trouves en plusieurs d'entr'eux. Je chéris surtout dans les Helvétiens cette *politesse de cœur si rare aujourd'hui*, ces *civilités naturelles*, ces *caresses*

sières ; qualités si dignes d'être enviées , & qui leur font , à mes yeux , le plus grand honneur. Mais il ne faudrait pas retirer d'une main ce que l'on donne de l'autre , ni frapper en caressant.

Ici je suis véritablement en peine de toi ; car comment concilieras-tu cet éloge avec ce qui fuit ? *Il n'y faut pas chercher cependant beaucoup de délicatesse , & surtout de sentiment.* Et que deviendront (si cela est) & la *politesse de cœur* & la *franchise* ? Ne sens-tu pas , mon léger ami , que tu te mets dans la nécessité humiliante de rétracter ou la louange , ou le blâme ? Et quel blâme , s'il leur venait d'un autre que de toi ! Ne ferait-ce pas un coup de poignard , si l'on pouvait en donner à une nation , ou à une ville toute entière ? Quelle imputation pour un peuple qui fait gloire de ce *sentiment* , que tu voudrais leur ôter ! pour des hommes qui seraient au désespoir de manquer de délicatesse !

Oh , mon ami , tu vas si vite quand tu t'avises de peindre , que tu brouilles les couleurs ; il n'est plus possible de rien reconnaître à la peinture. Il est d'ailleurs impossible que tu ayes rencontré juste dans ce jugement défavorable ; il est trop opposé

à la réputation du pays & de la ville dont tu fais mention. Ses habitans font trop connus par une foule d'étrangers de distinction de divers pays ; surtout depuis que le célèbre médecin de Lausanne en augmente le concours & le lustre , par ses succès.

Je doute donc beaucoup , mon ami , que tu y ayes suffisamment réfléchi ; ou plutôt je vois clairement que tu as écrit tout ceci sans réflexion Avoue - le de bonne foi ; car c'est le seul parti qu'il te reste à prendre. Tu as hazardé cette malheureuse phrase ; tu croyais être encor à Paris , où l'on jette au vent tout ce qui vient dans l'esprit ; parce que les gens de goût & de poids n'y font aucune attention.

Quand tu ajoutes à ce prononcé sur le sentiment , *j'ai été bien trompé à cet égard.* Je suis bien trompé moi-même , si tu n'aurais fait quelque connaissance dont tu n'aurais osé te vanter , & en ce cas était-ce aux habitans d'une ville , & à l'élite de ses citoyens qu'il fallait s'en prendre ?

Que dirons-nous encor de cette *sécheresse de cœur , ce triomphe du luxe & de la vanité* que tu reproches à ceux qui sont assez sages pour ne pas faire de mariages incon-

fidérés? Je te proteste, mon ami, que je ne voudrais pas avoir à ma charge une telle façon de penser; & que si j'avais une idée si baroque, personne ne la saurait. Quant au jeu dont tu parles, comme si *Lausanne* était sa patrie, où qu'il s'y fût réfugié par préférence, nous n'aurons point de procès là-dessus, parce qu'en vérité le cas est trop clair. L'on y joue comme ailleurs, avec cette différence qu'on n'y joue aucun jeu d'hazard, & comme l'assuraient hier deux étrangers, on y joue de la manière la plus modérée & la plus honnête. On ne t'abandonnerait donc que les joueurs intéressés ou *acariâtres* qu'on assure être très-rares dans la bonne compagnie de cette ville.

Ce que tu dis ensuite, *point de ville à proportion où il y ait plus de gens d'esprit qu'à Lausanne; moins de ville, peut-être où il y ait moins de conversations*, à peu de justice ou de probabilité. Il est même bien peu d'accord avec ce que tu dis de l'esprit, du goût, des talens, & des grâces qui régnent dans une société que tu fréquentes. En comparant ces deux jugemens, je crains qu'on ne te traite de rêveur, ou de juge partial. Je ne vois pour toi qu'un seul

moyen d'échapper , c'est d'avouer que tu étais amoureux ; en ce cas , l'on ne voit ou l'on n'approuve que ce que l'on aime.

Ce que tu dis de la *conversation* , que tu n'as point pu trouver dans une ville où l'on assure qu'il y en a beaucoup , me fait soupçonner que tu n'es pas moins dans l'erreur au sujet des *sciences* & des *beaux-arts* , lorsque tu dis que celles-là sont négligées , & ceux-ci peu cultivés. Sur les *sciences* , je te dirai tout simplement que ce n'est pas la faute des savans, si tu n'as vécu que dans le plaisir , ou ils n'avaient point vocation à te chercher ; & outre que dans tous les tems Lausanne a produit des hommes célèbres ; l'histoire littéraire de ce siècle apprend , à qui veut la lire , qu'il en est sorti en divers genres des ouvrages très-estimés , tels que ceux de ton *médecin philosophe* , qui sont lus , traduits & recherchés dans toute l'Europe. Si tu ne connais , ni ceux-là ni d'autres encor , je ne puis l'imputer qu'à ton indolence. Et sur les *arts agréables* , comment veux-tu que je les croie peu cultivés dans une ville où notre incomparable VOLTAIRE avait trouvé que le plus difficile des arts, je veux dire la *représentation théâtrale* , avait le plus grand succès ? Si

si, ma mémoire me fert bien, tu aurais pu t'en instruire dans la *lettre à l'abbé de Voisenon*. Et combien de fois n'ai-je pas oui dire dès-lors & tout récemment encor, que l'on y jouait la comédie avec tout le goût possible, dans des troupes de société? Il semble donc par ta lettre que tu n'as rien vu, rien lu, ni oui parler de rien. Que je te plains, mon ami, d'ignorer ce que tout le monde fait! Si tu te permets de telles inexactitudes, quel profit feras-tu de tes voyages?

Je passe bien des bagatelles, parce que je me lasse de sentir tes torts. J'aurais regret à celui que tu te fais à toi-même, & plus encor à celui que ta lettre ferait à notre nation, si tu étais assez imprudent pour la publier. Heureusement elle n'est que pour moi seul. Ton ennemi, ou le nôtre, la produirait, la bizarrerie de la lettre lui donnerait cours: craignons, mon ami, une telle célébrité, & d'ailleurs n'offensons pas ceux qui, de ton aveu, nous comblent de politesses. Je t'écris, comme tu l'as désiré, avec franchise, & pour qui la garderais-je, si je n'en ufais avec toi? Je souhaite que ce ne soit pas tout-à-fait sans fruit. Si tu m'en crois, mon cher ami,

nous

nous observerons long-tems, & nous garderons pour nous nos idées, jusqu'à ce que l'expérience les ait meuries ou rectifiées. Egayons cependant notre commerce avec une entière liberté; fronde, critique, plaisante, dis moi tout ce que tu voudras, pourvu que la scène ne soit qu'entre nous.

Je t'embrasse de tout mon cœur, comme
ton très-humble serviteur
& fidèle ami, N. N.

Paris 20 décembre 1770.





ITALIE.

RICHERCHE intorno alla natura dello stile.

Recherches sur la nature du style. Milan,
chez Galeazzi, imprimeur royal, 1770.

In-8°. pag. 167.

NOUS vous annonçons, Monsieur, un nouvel ouvrage du célèbre auteur du livre des *délits & des peines*, qui contient une analyse très-subtile & très-métaphysique du style. Il n'est pas question ici des règles grammaticales ; ou des leçons d'une rhétorique pédantesque : dès qu'on connaît l'auteur, on ne doit pas s'y attendre. L'auteur développe les facultés de l'homme, en tant qu'elles servent à exciter en autrui les idées ou les sentimens qui nous occupent. Faire cela d'une manière agréable ou intéressante, voilà le but du marquis BECCARIA. Ce livre n'est pas fait pour les hommes vulgaires. Il n'appartient qu'aux philosophes de saisir les beautés qu'il con-

tient, & d'en profiter. Nous nous hâtons d'en donner un extrait tel qu'il nous a été envoyé de Milan, par le père V***

Toutes nos idées & nos sentimens tirent leur source des sensations corporelles; ainsi ils ne peuvent se manifester aux autres qu'à l'aide des signes extérieurs. La parole prononcée ou écrite est le principal de ces signes. Tout discours ne fait d'autre effet, dans celui qui l'écoute ou qui le lit, que de lui rappeler des idées, ou ce qui est la même chose, des sensations. Car il est démontré qu'il n'y a point d'idée détachée de toute sensation; ne fût-ce que la sensation des yeux ou de l'oreille, lorsque le mot énonce une idée abstraite ou incorporelle. Or il faut distinguer entre les idées *principales* & les *accessoires*: c'est la clef de tout l'ouvrage. Une suite d'idées toutes égales & détachées l'une de l'autre, excitées par un discours, ne fait pas le style: mais un mélange d'idées *principales* & *accessoires* excitées à propos par un discours, voilà le style. Un exemple éclaircira ceci. La chronologie des Empereurs, une suite de définitions ou d'axiomes géométriques, une sèche énumération des passions de l'hom-

me , ou des caractères des nations ; tout cela ne fait pas le style ; parce que toutes les idées excitées , sont des idées *principales*. Il n'y en a aucune qui se rapporte à une autre pour lui donner plus de jour , pour la rendre plus intéressante ou plus agréable. Mais dans ces trois mots de Perse , que l'auteur a mis à la tête de son ouvrage , *excutienda damus pracordia* ; on trouve du style , parce que l'idée principale étant , qu'on présente ici une analyse des facultés de l'homme , on rappelle dans le même tems , comme idées accessoires , que ces facultés sont cachées , en les comparant aux entrailles , & qu'il ne suffit pas d'en faire un examen superficiel , mais qu'il faut pousser l'analyse dans tous les détours , décomposer chaque idée & chaque sentiment ; ce qui est rappelé par le mot *excutienda*. On voit aisément par ce que je viens de dire , que toute la différence du style ne peut venir que du choix , du nombre , de l'arrangement des idées *accessoires* , & de leur liaison entr'elles ou avec l'idée *principale*.

Cela posé , avant que d'établir quelle combinaison d'idées *principales* & *accessoires* , est la plus propre pour former un bon style , il faut remonter à la source des sensa-

tions agréables & désagréables. Tous les sens externes, excepté la vue, occasionnent à notre ame des sensations agréables, désagréables ou indifférentes, selon l'objet qui fait impression sur l'organe. Il serait inutile d'en donner des exemples : la vue seule n'a point d'objet qui donne constamment une sensation agréable ou désagréable ; mais les sensations occasionnées par la vue ne sont accompagnées d'un sentiment de plaisir ou de douleur, que suivant certains rapports. On ne pourra jamais convenir quelle couleur est la plus belle, le rouge, le jaune ou le vert. Mais on aime le rouge dans un habit, le jaune dans le vernis d'un carosse, le vert sur les jalousies des fenêtres. Tantôt on aime une couleur forte, tantôt on la veut faible ; il n'y a point de couleur simple ou composée qui ne soit convenable dans quelque endroit. Cette indifférence qu'on a pour les objets propres de la vue, c'est-à-dire, pour les couleurs ; je ne doute pas qu'elle ne soit liée avec une propriété singulière de la vue, qui est de nous rappeler toutes les sensations, de sorte que l'on peut appeler la vue un sens universel,

En effet, on juge presque de tous les

objets à la simple vue des objets semblables. On se rappelle les odeurs, les saveurs, à l'aspect des fleurs & des mets. Le musicien sent l'harmonie des sons dès qu'il a jetté les yeux sur les notes musicales. On peut remarquer quelque chose de semblable dans l'impression que fait l'odorat sur les chiens. J'ai observé que les chiens sont tout-à-fait indifférens à toutes les odeurs. Je n'ai jamais vu qu'un chien montrât du plaisir ou du dégoût, pour aucune de celles qui nous sont agréables ou désagréables ; mais devant juger de tous les objets par l'odorat, qui est son sens universel, comme l'est pour nous la vue, il flaire tout avec une indifférence marquée, & il ne s'arrête qu'aux odeurs qui lui rappellent des sensations agréables.

La vue cependant est pour nous une source féconde de sensations agréables, en deux manières : 1^o. En nous rappelant l'idée d'un objet qui nous plaît, comme la vue d'un ami ou de son portrait. 2^o. En nous rappelant des idées qui, nous étant indifférentes nous affectent agréablement par leur combinaison. Tel est l'effet, par exemple, de la vue de Gènes, ~~et~~ spectateur situé à la Lanterne : il est

raffasié de voir les palais, la mer, les navires, le port, les montagnes, la vaste enceinte des fortifications: mais il ne peut jamais se refuser au plaisir de voir tout cela d'un coup d'œil.

Quelle est la raison de ce plaisir constant que nous sentons à la vue de plusieurs objets indifférens, mais combinés d'une certaine façon? C'est que tout ce qui arrête & fixe notre attention, sans la gêner, nous fait plaisir. Une multitude d'objets liés par un rapport commun à un autre objet principal, de sorte que l'on puisse aisément appercevoir cette liaison, déploient l'activité de notre ame, & ce développement est toujours accompagné d'un sentiment de plaisir. *M. Sulzer* voudrait réduire à ce développement de notre activité tous les plaisirs des sens. D'autres pourraient au contraire attribuer le plaisir du développement de notre activité aux plaisirs donnés par les sens, comme à sa première source. Mais laissons les philosophes disputer là-dessus. Nous tenons le fait. Tâchons de l'éclaircir par des exemples, après quoi nous en ferons l'application au style.

Vous voyez dans un tableau un homme la lyre à la main, & des quadrupedes épars

ça & là ; peints avec un certain air de stupidité. Vous ne comprenez rien à cette peinture : le tableau ne vous arrête point, il vous ennue ; il vous choque. On vous apprend la fable d'Orphée que vous ignorez, & vous êtes frappé de l'expression du tableau. C'est que vous faisissez le rapport de tous ces objets vus à la fois, avec le chant d'Orphée ; ce que vous n'apperceviez pas auparavant. Mais si le peintre eût joint aux quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des coquillages, des reptiles ; s'il vous eût présenté une grande multitude de ces animaux ; s'il y eût joint une foule de diables, tenant Euridice par la main, prosternés devant Orphée, vous n'auriez peut-être jamais deviné la fable ; la devinant avec peine, vous auriez été surchargé de la multitude des objets, & choqué de voir la restitution d'Euridice faite dans les enfers, avec l'enchantement des animaux fait sur la terre ; le tableau vous aurait paru insupportable.

De la même manière, on peut donner la raison pourquoi la vue de certains mouvemens nous est agréable, pendant que la vue d'autres mouvemens nous déplaît. Il est des sensations qui se succèdent avec ra-

pidité, comme des sensations simultanées : car la mémoire retenant les premières impressions, les joint aux suivantes, & à la fin on sent l'effet de l'impression complexe, comme on l'aurait senti si l'on eût reçu toutes à la fois les impressions partiales. Cela nous arrive à la vue d'un mouvement réglé avec un ordre sensible quelconque. Mais si le mouvement se fait de manière que les premières impressions manquent de liaison avec les suivantes, on ne pourra saisir l'ensemble des impressions successives, & le mouvement sera désagréable. J'ai beaucoup de plaisir à voir les évolutions militaires, & je ne puis souffrir la rencontre des soldats qui retournent sans ordre à leur quartier. Mais le désordre même de la marche des soldats rappelés aux drapeaux après la défaite, est agréable à voir, à cause de la réunion de l'armée, que je me plais à voir exécuter par des moyens si variés.

Je me suis beaucoup arrêté sur les impressions de la vue, parce que l'effet du discours est si semblable à celui des objets vus, qu'il ne faut qu'appliquer au discours ce que nous avons dit de la vue, pour dévoiler tous les mystères du style. En effet la sensation des mots écrits ou prononcés

est tout-à-fait indifférente. A moins qu'on ne veuille mettre en compte le plaisir de l'harmonie des sons, qui est plutôt l'effet de l'organe qui prononce les mots, que des mots même, & quand l'harmonie donne de la force & qu'elle aurait l'effet des mots, ce n'est qu'en tant qu'elle est asservie aux règles du style. Lisez l'excellent chapitre de l'auteur sur l'harmonie. Mais les mots nous affectent agréablement quand ils nous rappellent des idées agréables ou des idées indifférentes agréablement combinées. Si les mots nous rappellent des idées agréables, ce n'est pas l'effet du style. Ainsi les aventures d'un homme auquel nous sommes attachés, nous affectent très-agréablement, quoiqu'elles soient très-mal écrites. Mais l'art de combiner, c'est-à-dire, de choisir & d'arranger des mots indifférens, de façon à faire dans le lecteur ou dans l'auditeur une impression agréable, c'est proprement le style. Voilà la raison pourquoi j'ai dit dès le commencement, que le rappel des idées *principales* ne fait pas le style, mais le mélange convenable des idées *principales* avec les *accessaires*. Quel sera donc ce mélange propre à nous affecter agréablement? Le même que celui des objets

vous. Arrangez votre discours de façon qu'une idée *principale* soit entourée d'un tel nombre d'*accessives*, qu'on en puisse aisément sentir l'ensemble, & vous fixerez l'attention du lecteur, vous déploirez l'activité de son ame, vous y ferez naître le plaisir.

On peut obtenir cet *effet* de deux manières: 1°. par des mots, qui seuls nous rappellent une idée *principale* avec des *accessives*. Car en disant *système planétaire* (expression que je regarde ici comme un seul mot), vous rappelez l'idée *principale* de la gravitation mutuelle du soleil & des planètes, & les *accessives* des orbites que font toutes les planètes autour du soleil, & les satellites autour des planètes, selon les masses & les distances relatives de chacun de ces corps. 2°. Par une suite de plusieurs mots, dont chacun ne rappelle qu'une idée simple. On ne peut point lire ou entendre plus d'un mot. à la fois. Donc, il semble que les mots propres à ne rappeler qu'une idée simple ne feront jamais une impression agréable, puisqu'ils ne produiront pas une multitude de sensations à la fois. Mais il faut remarquer que la sensation, rappelée par le premier

mot, se conserve dans la mémoire & se joint à la sensation du second, & les deux avec la troisième, jusques à la fin de la proposition. Quand Virgile dit, *extinctum Nympha crudeli funere Daphnim flebant* : tous ces mots ne rappellent qu'une sensation simple chacun; mais comme on ne comprend rien aux idées rappelées par les premiers mots, on les réserve jusques à la fin, & l'on sent tout ensemble l'effet du discours, au mot *flebant*. C'est alors qu'il nous semble voir les Nymphes éplorées autour du cadavre de Daphnis. On peut remarquer ici, en passant, l'effet de l'inversion. Si Virgile eût dit, *Nympha flebant Daphnim extinctum funere crudeli*, le lecteur, ayant compris un sens déterminé aux mots *Nympha flebant*, passe à un autre, qu'il saisit, comme détaché du premier, en lisant *Daphnim extinctum funere crudeli* : ce qui partage en deux l'effet du discours & l'empêche de rappeler tout d'un coup une sensation complexe, comme elle le rappelle au dernier mot *flebant*, suivant la syntaxe de Virgile. La vue nous donnera un exemple assez frappant de l'impression simultanée, produite par une suite de mots qui se succèdent rapidement

les-uns aux autres. Tournez rapidement un bâton allumé par un de ses bouts, vous ne verrez plus qu'un cercle allumé.

Les mots qui rappellent des sensations complexes font seuls leur effet, comme nous avons dit ci-devant : donc une suite de pareils mots dans un discours fera un effet d'autant plus grand que les sensations rappelées par chaque mot sont plus complexes. Mais si le nombre des sensations rappelées surpasse l'activité que l'ame apporte pour y faire attention, on éprouvera une forte de peine, & l'on sera surchargé de la multitude des objets. Si les sensations rappelées ne sont pas liées par un rapport commun, on ne pourra point les joindre ensemble ; mais on les éprouvera successivement : ce qui empêchera la simultanéité de l'impression, & par-là, son agrément.

Ce que je viens de dire regarde l'effet du style, dans un discours qui roule sur un sujet indifférent. Mais l'effet du style pourra croître encor, quand on mêlera dans le discours des sujets qui intéressent nos goûts & nos passions.

Alors les beautés du style, conspirant avec l'intérêt du sujet, feront la plus for-

te impression ; supérieure même à celle qu'on éprouverait à la sensation immédiate de l'objet (*). Mais il faut que ce mélange soit bien assorti. Car si dans la bouche d'un homme surpris de colère , à la vue de son amante entre les bras d'un rival , vous mettez des allégories , des allusions savantes , un langage qui ferait beau dans un sujet indifférent , il ne fera que détourner l'attention de l'objet principal , ce qui fera l'impression la plus dégoûtante : car les passions fortes nous occupent entièrement , & notre attention ne souffre qu'avec peine d'en être détournée. Mais si votre discours , sans exprimer une passion , est travaillé , en sorte qu'à chaque pas elle soit excitée & renforcée ; si vous disposez votre lecteur à passer des moindres degrés de la passion aux plus forts , & si vous ne les laissez respirer que quand l'effort de la passion sera à son comble, alors vous aurez fait un chef-d'œuvre en ce genre. J'ai suffisamment montré , si je ne me trompe , que l'attention

(*) Tout comme la vue d'un objet intéressant nous affecte plus vivement, s'il est environné d'objets indifférens propres à le faire mieux éclater. C'est l'effet des spectacles & des décorations théâtrales.

de notre ame , portée sur un plus grand nombre d'idées à la fois liées, avec une idée *principale* , est l'effet du bon style ; & que le style est mauvais si l'on charge l'attention d'une multitude d'idées qu'elle ne peut soutenir , ou si les idées manquent de liaison , ou si l'attention est mal-adroitement détournée par des objets inutiles. C'est le grand principe développé dans tout le livre du marquis BECCARIA. Je pourrais suivre l'illustre auteur dans l'application qu'il fait de ce principe à toutes sortes de styles , selon les différens sujets & les différentes circonstances. Mais outre qu'il ne m'est pas permis d'être plus long , j'aime à laisser aux philosophes la curiosité de lire tout cela dans l'ouvrage même ; ils y trouveront un grand nombre de digressions très-philosophiques , qui ne démentent pas la grande réputation de l'auteur. Peut-être quelqu'un aurait souhaité que je me fusse occupé à donner un extrait complet de l'ouvrage , plutôt qu'à développer un principe , que l'auteur n'a point assez éclairci. Mais le marquis BECCARIA qui n'écrit que pour les philosophes , a cru se pouvoir dispenser des détails , dans lesquels je suis entré , & moi j'ai cru pouvoir mieux disposer à la

lecture de son livre ceux qui ne sont pas assez accoutumés à une méditation réfléchie sur les facultés de l'homme.



ALLEMAGNE.

VIII. *DECOUVERTE intéressante sur l'histoire naturelle.*

ENTRE les découvertes qui font honneur à notre siècle, celle-ci est une des plus singulières. La terre d'ombre est une production du règne minéral, dont l'usage est connu dans toute l'Europe. Son nom vient de ce qu'on la tirait autrefois de l'Ombrie, qui est aujourd'hui le Duché de Spolète, en Italie. A présent, on la nomme plus communément Terre de Cologne; parce qu'on la tire de cette ville, ou des environs. Tous les naturalistes & les autres écrivains, qui ont traité du règne minéral, se sont trompés sur la nature de ce fossile. Ils ont tous cru que c'était une véritable terre, c'est-à-dire, une

une terre particulière comme la craie , l'argille , la marne ; & sous cette fautive opinion , WALLERIUS & plusieurs autres Minéralogues , ont placé la terre d'ombre , ou de Cologne , entre les terres maigres.

La découverte de l'origine de ce fossile était réservée à M. le Baron de HUPSCH , à Cologne. Les soins assidus de ce Naturaliste , son zèle infatigable pour l'accroissement de l'histoire naturelle , & son empressement à être utile aux hommes , sont en partie récompensés par les succès. Il est parvenu à découvrir que la terre d'ombre est un véritable bois fossile. C'est aux environs de Cologne ; dans les tourbières , & sur-tout dans un terrain marécageux , que se trouve cette production. Suivant les observations de M. le baron de Hupsch , c'est un bois changé en terre ou décomposé par les eaux minérales. Une partie de ce bois terrifié est corrompue , de sorte qu'il se réduit facilement en poudre ; ce qui le rend fort propre à l'usage de la peinture. C'est dans ses voyages minéralogiques , qu'il a trouvé plusieurs pièces de ce bois terrifié dans une tourbière, située au duché de Berg ; province très-riche en productions mi-

nérales. Ils étaient pénétrés d'un suc bitumineux, ce qui formait une terre d'ombre, incomparablement plus belle que toutes celles qu'on trouve aux environs de Cologne. Plus les morceaux étaient pénétrés d'un suc bitumineux, plus la couleur était d'un beau brun.

Suivant les recherches de M. le baron de Hupfch, cette terre se trouve de deux façons. Une espèce est encor un vrai bois fossile, qui est un peu reconnaissable, ou qui a conservé quelquefois en partie la figure de bois, parce qu'un suc sulphureux ou bitumineux l'a préservé de la corruption; cependant il se réduit facilement en poudre. L'autre espèce est déjà une terre d'ombre parfaite. On la trouve réduite en poudre par la nature; & c'est toujours le même bois fossile, qui a été décomposé par les eaux minérales, ou par quelque autre cause.

Ce bois terrifié, qu'on tire des pays de Juliers, Berg & Cologne, fait la meilleure terre d'ombre. De tous les bois fossiles, qu'on trouve dans différentes contrées de l'Europe, celui-ci, suivant notre observateur, est le plus beau & le plus convena-

ble à la peinture. C'est ainsi que chaque pays a ses richesses.

Nous attendons de M. le baron de Hupfch une description plus étendue de cette nouvelle découverte, qui sera sans doute fort agréable à tous les naturalistes.



A toutes ces pièces fugitives, qui nous ont été envoyées, nous ajoûterons une ode, qui nous a paru avoir quelque mérite.

L'ESPOIR.

O D E.

TOI, qui du sort le plus horrible,
 Nous fais cacher toute l'horreur ;
 C'est par ta puissance invisible,
 Que les mortels sont sans frayeur ;
 Espoir, c'est toi seul que je chante,
 C'est à ton aide bienfaisante,
 Que je consacre mes accens ;
 Conduis par ta vive lumière,

*Je terminerai ma carrière
En te prodiguant mon encens.*



*Sans toi l'homme est jouet du doute ,
Tout le tems qu'il rampe ici bas ;
Mais sur-tout ce moment redoute ,
Qui doit le livrer au trépas.
Il forge , adopte un vain système ,
Sans penser que l'Etre suprême
Peut seul lire dans l'avenir :
Hélas ! à quoi sert la science ,
Si nous restons sans espérance
Au moment qu'il nous faut mourir ?*



*Vous , ennemis de la sagesse ,
Zélés esclaves de Plutus !
A quoi serviront ces richesses ,
Que bientôt vous ne verrez plus ?
L'or , à vos yeux si plein de charmes ,
Vous sauvera-t-il les alarmes ,
Tourmens de ses adorateurs ?
Etant sur le bord du naufrage ,*

*Vous portera-t-il au rivage ,
Du séjour du parfait bonheur.*



*Pour fixer l'avengle fortune ,
Vous consommez vos plus beaux jours ;
Mais à votre ardeur importune ,
Elle se refuse toûjours.
Si quelquefois elle vous flatte ,
Bientôt la perfide ; l'ingrate ,
Se rit de vos empressemens.
Bientôt elle vous abandonne.
Le désespoir vous environne ,
Suite de vos égaremens.*



*Supposons que , de la volage ,
Vous serez les chers favoris ,
Et qu'elle écartera l'orage
Du séjour des jeux & des ris ;
L'ivresse est de peu de durée ;
Je vois l'ambition effrénée
Prête à vous mettre dans ses fers :
Tel fut autrefois Alexandre ,*

*Pleurant de ne pouvoir étendre
Son empire au-delà des mers.*



*Affranchi d'un rude esclavage ,
A tous les caprices du sort ,
Mon héros , l'homme , le vrai sage ,
Oppose un généreux effort.
La Pauvreté & la souffrance ,
Pesées dans sa juste balance ,
Ne doivent durer qu'un instant ;
La pompe & les grandeurs mondaines ,
Suivant lui , ne sont que des chaînes
Indignes d'un être pensant.*



*Vous , que tout l'univers admire ,
Socrate , Sénèque & Caton ,
Des tyrans vous braviez l'empire ,
Pour obéir à la raison.
Vainement de sa faux sanglante ,
La mort cruelle & menaçante
Allait donner le coup fatal :
Vos ames sont inébranlables ,*

*Vous espérez des biens plus stables.
La mort pouvait-elle être un mal.*



*Non . . . humains , c'est votre partage
Votre état n'est que passage . . .
L'heure frappe . . . le courage
Succombe à la crainte , au danger.
Trompeurs , appas de cette vie ,
Je ne vous porte nulle envie.
Quoiqu'on dise , vous n'êtes rien.
Espoir ! sur toi seul je me fonde ,
Mon guide , ma joie en ce monde ,
Mon trésor , mon unique bien.*

En voilà assez , Monsieur , nous vous laissons dans les bras de l'espérance , & nous vous assurons de tous nos sentimens.

A V I S.

Le 102e. tirage de la loterie électorale Palatine , s'est exécuté le 21 Mars. Les numéros sortis de la roue de fortune , sont les 28 , 9 , 75 , 52 & 36. Le 103e. tirage se fera le jeudi 11 avril 1771.



FRANCE.

Suite de la lettre VIème. du Correspondant
Français à Monsieur le B. O***

Paris, Mars 1771

JE ne fais pourquoi je ne vous ai encor rien dit, Monsieur, d'un livre intitulé, *soirées Helvétiques, Alsaciennes & Fran-comtoises*. C'est d'autant plus mal à moi qu'il m'a fait beaucoup de plaisir; il y a d'ailleurs un chapitre national pour vous. Le style en est agréable, quelquefois inégal; mais en général l'ouvrage est très bon. Je souhaite de tout mon cœur que le succès qu'il a eu encourage l'auteur anonyme à publier les *soirées Parisiennes*; que l'éditeur nous a dit, en confidence, être prêtes à paraître.

„ Les voyageurs sont aux philosophes ce
 „ que les apoticaïres sont aux médecins. Sur
 „ les relations des premiers, les philosophes
 „ appuient leurs systèmes: d'après la pharma-
 „ cie des autres, les médecins dictent leurs

„ ordonnances. Si les apoticairees changent les
 „ drogues , les malades meurent ; si les voya-
 „ geurs mentent , les philosophes font de fauce
 „ calculs.

„ Le rôle de voyageur est donc plus impor-
 „ tant qu'on ne pense. Il exige à la fois de la
 „ probité & de l'instruction : car en relations
 „ comme en chymie on peut tromper par igno-
 „ rance & par mauvaise foi. „

Après avoir établi de la sorte la préex-
 cellence de l'état qu'il a embrasé, l'auteur
 nous apprend qu'il est parti de son pied
 gaillard, pour voir l'Alsace, la Franche-
 Comté & la Suisse. Le soir en arrivant à
 l'auberge, il a mis par écrit sur son album,
 les différentes réflexions que lui ont fait
 naître les objets qu'il a vus. C'est le recueil
 de ces notes, dont M. le Comte *** a fait
 part au public, & dont je vais vous faire
 un court extrait.

Je ne discuterai point ici les projets de
 réforme qu'il indique pour différens abus
 qu'il relève ; il faut approfondir long-tems
 avant de prononcer sur la bonté d'un pro-
 jet, qu'un citoyen propose, sur-tout lorf-
 qu'on a droit de présumer qu'il est animé
 du zèle du bien public, comme notre voya-
 geur. J'ai été fâché de le voir si déchainé

contre nos *fermiers généraux* . . . En vérité , il y a bien encor quelque petite chose ; mais ce n'est plus comme au tems jadis , cela ne vaut pas la peine de se récrier. On a bien examiné ce chapitre depuis quelque tems , & le corps qu'il accuse d'être engraisfé de la substance du pauvre laboureur , a bien perdu de son embonpoint , par les copieuses saignées qu'on lui a faites. Il ne faut jamais faire des proscriptions générales. Il est des traitans modestes , humains , charitables ; il en est de durs , d'insolens , d'intraitables , comme il est des prêtres impies , des juges iniques , des militaires lâches , & des auteurs ennuyeux. . . . Faut-il pour cela abolir *la ferme générale* ? . . . C'est sur quoi il convient de méditer plus d'une *soirée* avant que de prononcer.

En attendant , vous voudrez bien vous arrêter à *Strasbourg* avec notre anti-financier , & vous promener avec lui aux guinguettes des environs. Le tableau qu'il en a fait donne envie d'y aller. Voici comme il dépeint cette capitale de l'Alsace.

„ STRASBOURG , place de guerre du premier ordre , avec le plus haut de tous les clochers , possède encor les plus jo-

» lies filles du royaume. Veut-on voir des
» tailles sveltes , c'est à *Strasbourg* qu'il
» faut aller ; c'est à *Strasbourg* qu'il faut
» être pour voir de jolies jambes de fem-
» mes ; c'est à *Strasbourg* que tous les pa-
» vés des rues sont preilés par des pieds dé-
» licats & d'àplomb. Ces jolis pieds ne cou-
» rent jamais le risque de se déboîter dans
» les échasses mal-adroitcs & dangereuses ,
» que nos femmes ont adoptées , & qui les
» estropient en défigurant leur démarche.
» Ces tailles rondes & souples , comme les
» joncs du fleuve qu'elles embellissent ,
» sont & demeurent telles , sans l'écha-
» faudage des corps & des baleines. Les
» *Strasbourgeoises* auraient le droit de se
» passer de parure , & c'est du costume des
» *Strasbourgeoises* que toutes les beautés
» du monde pourraient attendre de nou-
» veaux charmes.

» Au plus beau dimanche de l'année ,
» dans la plus belle guinguette de Paris ,
» le peuple a l'air moins paré qu'à *Stras-*
» *bourg* , dans la rue la plus reculée , &
» tous les jours indifféremment. On n'y
» connaît point ces grandes cornettes ,
» souvent sales & toujours défavantageu-
» ses , qu'on voit ici. Elles n'y encapu-

„ chonnent jamais une mine faite pour
 „ être jolie , & toujours jolie tant qu'elle
 „ est jeune. Les cheveux , cette belle pa-
 „ rure de tous les sexes & de tous les âges ,
 „ n'y font point renfermés sous de gran-
 „ des braies pendantes , seulement propres
 „ à les étouffer & à priver les traits du vi-
 „ sage de cet accompagnement qui leur
 „ sied toujours si bien. A Strasbourg , la
 „ servante , qui balaye le devant de la mai-
 „ son , porte des nattes bien poudrées ,
 „ sur sa tête , à moins que le noir de ses
 „ tresses ne lui semble plus propre à cor-
 „ riger une peau , quelquefois un peu bru-
 „ ne. Un juste tout blanc , ou d'une cou-
 „ leur foncée & tranchante sur celle du
 „ jupon , toujours un peu court , la rend
 „ leste à l'œil , comme elle l'est à l'ouvra-
 „ ge. Les jambes déliées que ce court ju-
 „ pon laisse appercevoir , font attendre
 „ avec impatience le premier coup d'ar-
 „ chet de l'arbre verd : il est fete , tout
 „ danse.

„ Qu'il fait beau aujourd'hui ! Le ciel
 „ n'a de nuages que ce qu'il en faut pour
 „ que le soleil ne soit pas trop ardent , &
 „ pour que ce soir l'horison soit bien co-
 „ loré. Quelle foule immense & respirant

„ la joie ! Les ponts-levis des courtines s'a-
 „ baissent , & retentissent sous la marche
 „ d'un peuple innombrable.. Toutes les
 „ filles ont des fleurs à leurs corsets , tous
 „ les soldats des rubans à leurs chapeaux.
 „ Tout ce que vous voyez , ce sont des
 „ amans. Toutes ces filles charmantes ne
 „ savent pas un mot de français ; tous ces
 „ dragons pas un mot d'allemand. Mais
 „ c'est d'amour qu'ils parlent ; on les en-
 „ tend : on leur répond.

„ La Roupertzaw est un nouvel Eden ;
 „ qui touche aux glaciés de Strasbourg. Ce
 „ n'est point un village ; c'est un grand
 „ jardin , semé de cent petites maisons
 „ bien propres , & séparées les unes des
 „ autres par autant de jardins particuliers.
 „ Tous ont de l'ombre , des fleurs & des
 „ fruits : tous sont enclos par des grilla-
 „ ges de bois peints , qui permettent de
 „ les voir , & jamais par de grands vilains
 „ murs qui les déroberaient à la vue. Là
 „ sont les pelouses les plus unies , ne de-
 „ mandant qu'à être foulées. Par tout il
 „ y a des violons , & vingt canaux , avec
 „ autant de bras dérivés de la rivière d'Ill ,
 „ qui traversent en tout sens ce paradis
 „ terrestre.

„ C'est là que la saine tolérance réu-
nit Luther & Calvin dans un même
branle , avec de jolies chrétiennes apof-
toliques , qui ne les prennent ni pour
des dieux , ni pour des diables ; tandis
qu'à côté , les juives vendent des cro-
quets , & que leurs époux circoncis prêtent sur gages aux officiers qui font l'a-
mour. C'est là que se trouve l'arbre vert
si vanté , décoration charmante , théâtre
des scènes les plus naïves , rendez-vous
des amours les plus tendres , & le plus
joli cabaret du monde.

„ L'arbre vert est un grand arbre bien
touffu , dans les rameaux duquel on
monte par un escalier de bois peint en
vert , & où l'on a pratiqué deux gale-
ries semblables à différentes hauteurs.
Ces galeries sont garnies de petites ta-
bles commodes , où l'on boit frais à la
santé de sa maîtresse & où l'on arrange
ses rendez-vous. C'est un plaisir d'y voir
cent jolies filles , perchées comme des
oiseaux ; c'est un plaisir de les y voir
monter ; c'est un plaisir de les-en voir
descendre ; c'est un plaisir d'y monter
avec elles : c'en est un bien plus grand
d'y rester avec une seule , quand les au-

» tres s'en vont , quand le soleil est cou-
 » ché , quand les oiseaux ne chantent
 » plus , & quand la nuit tombe. «

Je m'arrête. . . L'eau vous vient à la
 bouche ; n'est-ce pas ? s'il n'a pas aimé
 quelque petite Strasbourgeoise , je n'en
 veux rien ; j'en suis fâché pour la pau-
 vre petite avec laquelle il aurait grimpé
 sur *cet arbre verd* ; car il lui a fait infi-
 délité à Colmar. Je le préfume au moins ,
 parce qu'il dit , quelques pages plus bas.

» Colmar seul peut le disputer à Stras-
 » bourg : Colmar , peut-être même , l'em-
 » porte. Là , tous les seins naissent blancs ,
 » arrondis , & séparés. Là , tous les yeux
 » sont grands , les cheveux fournis , les
 » dents nettes , les bras bien attachés , les
 » bouches de rose & disposées au sourire.
 » Là , tous les voyageurs s'arrêtent , &
 » tous les régimens veulent être en gar-
 » nison. Les pères disent que c'était bien
 » mieux de leur tems , que le sang dé-
 » génère à Colmar. Filles de Colmar , con-
 » solez-vous ! votre sang est le même ;
 » c'est celui des vieillards chagrins , qui
 » a changé ; les peres vous condamnent ;
 » mais dans le procès de la beauté , ce
 » sont les enfans qui décident. «

C'est bien le cas de dire qu'un amant bien épris voit par-tout l'objet qui l'enchanté. Notre voyageur a vû *tous les seins blancs , arrondis , séparés , tous les yeux grands , tous les cheveux fournis , toutes les dents nettes , toutes les bouches roses , &c.* Je voudrais bien qu'il voulût me prêter ses yeux un jour *d'opéra* ou de *vaux-hall* , j'aurais bien du plaisir ! Quelle imagination ! C'est un maître grivois ; il a dit des douceurs aux gentilles citadines : il ne néglige pas pour cela les humbles habitans des champs. Écoutez comme il parle des payfans Alfaciens.

„ En Alsace , au moins la payfanne qui
 „ travaille a-t-elle un vaste & léger cha-
 „ peau de paille qui défend son visage.
 „ Elle travaille , mais ne s'exténue pas.
 „ Le mari laboure ; la femme sème ; il
 „ porte une lourde faux ; elle une faucille
 „ légère : elle ne fait que ramasser les noix
 „ tombantes sous les coups vigoureux de
 „ la perche ; ses fardeaux sont des fleurs ou
 „ des fruits.

„ O France ! berceau de la galanterie ,
 „ dans le sein de tes propres campagnes ,
 „ les plus voisines de la capitale & du trône ,
 „ peut-on rencontrer une de tes fem-
 mes

„ mes champêtres , fans dégoût , fans ré-
 „ volte , ou fans pitié ! Là , un coſtume
 „ hideux les défigure. Là , des haillons
 „ laiffent nuds ſes charmes , en leur ôtant
 „ tout l'attrait de la nudité par le contraſte
 „ de la miſère. Là , le plus âpre ſoleil dé-
 „ vore à crud la fleur de la jeuneſſe. Là , des
 „ courroies meurtriſſent , ſous le poids d'un
 „ fardeau diſproportionné , un ſein qui ne
 „ ſera pas plus propre à nourrir , qu'à être
 „ carreſſé. Tes femmes & tes bêtes de fom-
 „ me ſont de pair , & l'homme abruti par ſa
 „ propre indigence , oublie que ſes forces
 „ ſupérieures ne lui ſont données que pour
 „ parer à cet abus repouſſant. „

Cette réflexion eſt juſte , & je ſuis bien
 aïſe qu'il l'ait faite ; mais je m'apperçois que
 je m'amuſe à la bagatelle , & que nous ne
 cheminons pas . . . Une ſeule petite ſtation
 à *la fontaine de la Suze* en Franche-Comté ,
 & je vous amène après droit à *Bâle en Suisse*.
 Cette fontaine de la Suze n'a pas échappé
 au galant pèlerin. Il en fait une descrip-
 tion charmante.

„ La Savoureuſe, petite rivière qui paſſe
 „ à Belfort, diſparaît ſous terre, à-peu-près
 „ à une lieue de la ville : elle ſerpente long-
 „ tems dans des détours ſouterreins & in-

„ connus. On en ignore la profondeur &
 „ les sinuosités ; mais ce dont les épreu-
 „ ves les plus multipliées rendent certain,
 „ c'est que c'est elle que l'on retrouve à
 „ deux petites lieues environ de l'endroit
 „ où elle a disparu. Sa nappe, large de plu-
 „ sieurs toises au moment où elle reparait,
 „ sort du pied d'un rocher, d'une très-
 „ grande élévation, & taillé en voûte na-
 „ turelle. En s'échappant de ce rocher,
 „ ses eaux s'épanchent à droite & à gau-
 „ che, au devant de la grotte, dans un
 „ bassin, aussi agréable aux yeux que sa
 „ fraîcheur l'est aux sens dans les jours
 „ d'été. Au milieu de ce bassin, s'élèvent
 „ des peupliers qui rendent encor la grotte
 „ plus mystérieuse, & l'ombre plus dura-
 „ ble. Ces arbres laissent appercevoir d'im-
 „ menses prairies à travers leurs rameaux,
 „ & ce petit obstacle ajoute encor aux char-
 „ mes du paysage : il faut toujours avoir
 „ quelque chose à deviner.

„ Sous la voûte, on trouve encor le reste
 „ d'un siège commode, que la comtesse (*)
 „ avait fait tailler dans le roc même ; mais
 „ un peu mutilé par le tems & les poliflons.
 „ C'est-la que, seule & plaintive, Madame

(*) La fameuse & belle comtesse de la Suze.

„ de la Suze songeait au comte Flamarin ,
 „ détestait son mari, & foulageait son cœur
 „ par ses vers & par ses larmes.

„ S'il nous reste après la vie , quelque
 „ secrète intelligence avec notre ancienne
 „ demeure , si notre ombre peut venir er-
 „ rer aux lieux que nous chérissions, notre
 „ moderne Sapho doit jouir d'un homma-
 „ ge que les siècles prolongeront , & que la
 „ nature aura soin d'entretenir. Sa grotte
 „ est devenue le refuge des amans du can-
 „ ton. Le rocher est partout couvert de de-
 „ vises , non moins tendres , pour être un
 „ peu rustiques. La mémoire d'une femme
 „ illustre qui aima , y défarme les cruelles,
 „ porte à l'amour , & fait faire des enfans.
 „ C'est ainsi que les personnes illustres fer-
 „ vent encor la patrie même après leur
 „ mort. „

J'aime cette façon de servir la patrie. Je
 gage que le zélé voyageur aura voulu y
 signaler son patriotisme. Quand on voyage
 de la sorte , on est sûr de ne pas s'ennuier ,
 ou si l'on sent quelques atteintes de ce vi-
 lain mal qu'on nomme ennui , on prend
 son bâton & l'on va ailleurs : c'est la recette
 de l'auteur , qui n'a voulu séjourner qu'un
 jour à *Bâle* , & qui ne me paraît pas avoir

été fort émerveillé des curiosités de cette ville. Il a cependant été enthousiasmé de la salle à manger *des trois rois*, qu'il a trouvé digne de la petite *maison d'Alcibiade* Mais je vous laisse le soin de lire, & si vous voulez, de critiquer l'article de Suisse.

Je suis fâché que notre voyageur n'ait pas tourné ses pas vers Neuchâtel. Cette petite ville eût fourni matière à une soirée délicieuse, par le charme qu'il eût trouvé dans vos habitantes, & la manière gracieuse dont on fête les étrangers, dans vos sociétés. Mais il a pris sa route par ailleurs, il a voulu cotoyer le beau lac *Léman*, voir le pays de Vaux, & visiter *M. Tissot* à Lausanne. Il a rendu justice à la situation délicieuse de ce superbe paysage, & au mérite reconnu de ce savant médecin. Malgré ces petites remarques critiques de l'auteur, je pense que son livre fera plaisir dans votre pays, par la manière dont il s'est exprimé sur le compte de nos braves alliés, & les vues excellentes, les réflexions fines & politiques, qu'il a semées dans sa description vraiment pittoresque de ce magnifique boulevard de la liberté.

Je viens de faire mes adieux à une femme charmante, qui part pour Berlin, & qui

emporte les regrets de bien des amateurs... C'est une *Vénus* . . . Une *Vénus* . . . dans toute la force de l'expression , faite par ordre de Sa Majesté Prussienne , qui a commandé quatre statues. Ce prince qui , ainsi que tous les grands hommes , ne donne jamais sa confiance à demi , avait laissé à son agent à Paris , le choix des sculpteurs. Je ne doute pas que les belles figures que j'ai vues , ne fassent infiniment d'honneur à leurs auteurs , & à celui qui les a choisies. *M. Coustou* a été chargé de la *Vénus* & d'un *Mars*. La première est appuyée sur un nuage , qui s'élève à mi-cuisse derrière elle ; une légère draperie l'entoure sans la couvrir ; elle tient de la main droite la pomme qui lui a été adjugée ; à ses pieds , sont deux colombes qui se caressent. L'attitude est très-heureuse ; les contours moelleux , les proportions admirables. . . . J'ai été fâché d'un certain ruban qui sert à attacher la draperie , & qui ne fait pas un effet agréable sur la cuisse droite , sur laquelle il semblerait trop durement. Le marbre en est très-beau , & par une circonstance heureuse , ses différentes veines semblent se rapporter à celles qu'on appercevrait sur le corps d'une belle femme , à travers une

peau fine & transparente. Je le répète ; quel dommage que de pareils morceaux aillent enrichir les pays étrangers , au lieu d'orner la capitale . . . On m'a assuré qu'un Anglais avait offert mille guinées de la Vénus seule . . . Cependant elle ne fera ni pour lui , ni pour nous ; elle est emballée , & c'est à Berlin que vont briller ses attraits.

La fille qui a servi de modèle à l'artiste , a envie de prendre la route de cette capitale. Elle n'a pas laissé que de faire un petit lucre ici , en faisant voir l'original d'un corps dont la copie a excité tant d'admiration. Il en coûtait douze francs aux premières loges , & on était fort content de la courtoisie & de la complaisance de la Cyprienne vivante. Elle espère qu'il pourra encor se trouver quelques curieux en Prusse qui feront bien aise de confronter la copie avec l'original. Je doute qu'elle retrouve un nouvel amateur , comme certain duc de notre cour , qui , ayant vu à l'atelier la Cithérée de marbre , s'enflamma tout-à-coup pour elle . . . Mais comme il n'espéra pas renouveler le miracle de Pigmalion , il s'adressa à la Galathée *de la rue St. Honoré* , à laquelle il prouva libéralement son goût pour les beaux-arts , pendant une huitaine

qu'il consacra à détailler toutes les beautés que le ciseau de *M. Coustou* avait si parfaitement imitées.

Le pendant de cette statue est le dieu *Mars*, par le même sculpteur : son attitude est noble, son regard fier, mais agréable; les détails du casque, du bouclier, de la cotte d'armes, du tronc de laurier, contre lequel la statue est adossée, sont d'un travail exquis. J'aurais désiré que la tête de *Mars* eût été moins jeune, lui trouvant un peu trop de ressemblance dans la figure avec l'*Antinous*; mais le reste du corps, une poitrine large, des épaules bien dégagées, les muscles fermes, sans roideur, un air à plomb décidé, annoncent le dieu qui a subjugué la victoire & *Vénus*.

Ces deux morceaux précieux ne sont pas les seules productions de nos *Phidias* modernes, dont nous allons être privés. *M. Vassé* a fait, pour la même cour, une *Diane* que j'ai vu pareillement emballer, & qui doit être placée vis-à-vis d'un *Apollon*, par *M. Lemoine*. *M. Vassé* est un artiste célèbre qui avait déjà été apprécié il y a quelques années par *S. M. P.*, laquelle lui avait fait offrir, à ce que j'ai oui dire à un de ses élèves, la place de premier sculpteur chez

elle, qu'il refusa par amour pour sa patrie & sa famille. Sa Diane est de la plus grande légèreté. La déesse est représentée prenant son élan pour franchir un fossé. Vous la voyez partir. Elle ne veut point perdre de tems. Elle tient son carquois dont elle va passer sur ses épaules le ruban qui l'attache. Sa figure est noble & agréable, sa taille est très-svelte. L'artiste en la représentant la tête tournée sur l'épaule gauche, a été obligé de prononcer un peu fortement certains muscles du col qui lui donnent une forme quarrée, moins agréable à l'œil. La figure est ceinte un peu haut; ce qui la fait paraître un tantet languette du reste du corps. Je crains que cela ne paraisse d'autant plus, qu'il m'a semblé que l'*Apollon*, auquel elle doit servir de pendant, était un peu écourté dans sa taille. Le sieur Michel-Ange Slotz, le sculpteur des graces, a été surpris par la mort, dans le cours du travail de cette figure, dont il avait été chargé primitivement, ainsi que de celle de *Diane*. Comme le marbre n'était pas ébauché, le sieur *Lemoine* fut choisi pour l'entreprendre à son défaut. La grande quantité de travaux qu'il a embrassés ne lui ont pas encor permis de la finir. Le dieu des vers avait sûrement

assisté le jour que je l'ai vu , à la lecture de quelqu'ouvrage moderne qui l'avait ennuié ; car je lui ai trouvé la figure affadie. Je crains que M. *Lemoine* n'ait péché par trop de modestie. J'ai vu dans son atelier une trentaine de petits Apollons de terre glaise. Je pense qu'il eût encor mieux réussi , s'il eût eu un peu plus de confiance , & s'il se fût tenu à une de ses premières ébauches. Quoiqu'il en soit , le père du jour ne tardera pas à être envoyé à sa destination , & ne manquera pas , malgré ces petites observations , de faire beaucoup d'honneur au ciseau de M. *Lemoine* , & d'emporter , ainsi que les trois autres statues , les regrets de tous les connaisseurs qui ont été en foule admirer ces excellentes productions de l'école française.

Une chose qui n'en fera guère à son auteur , c'est l'*épître-aux comédiens Français & au parterre* , intitulée *du théâtre & des causes de sa décadence*. L'auteur , M. *Mingard* , a voulu faire une satire contre les comédiens. L'idée était assez plaisante , mais n'a pas été heureusement exécutée. C'est une rapsodie de vers baroques , de sottises & d'injures. Je vous en fais juge : voici un passage de l'*épître*.

*Polieucte annonce Pauline ,
 Vous la présente , on l'examine.
 La chaste épouse du chrétien
 Est le rebut d'un comédien.
 Loin d'ici , vas , purges la scène
 Sévère te plaît , qu'il t'emmène :
 Sur mon pallier faudra-t-il voir
 La beauté soumise au devoir ?
 Toi , Polieucte , ton baptême ,
 Ton injure à Jupiter même ,
 Son autel par toi renversé ,
 Un Dieu qui me damne encensé ;
 Tout parle contre ta doctrine.
 Ton zèle cause ta ruine ,
 Meurs dans un supplice nouveau :
 Qu'un histrion soit ton bourreau.
 On jette d'une main grossière
 Le saint sous un lit ordurier :
 A demi rongé de poussière ,
 Il échappe au rat meurtrier ,
 Rentre par miracle au théâtre ,
 Prêche & convertit l'idolâtre ,
 Ce mot désigne l'histrion ,
 Qui juge avec sa passion ,*

*Tire un rimailleur de la boue ;
S'il plaît à Lisette , à Pasquin ,
Et chasse à coups de brodequin
Le poète qu'il désavoue.*

Quelle barbarie ! quels enjambemens , il eût été plus sage de ne rien dire. Ces petites méchancetés ne se tolèrent qu'autant qu'elles sont agréablement dites , finement assaisonnées , & qu'elles n'offensent pas grossièrement. On m'a dit que M. *Mingard* avait de l'esprit. Je souhaite qu'il en ait assez pour désavouer cette production , où il n'y a ni goût , ni sel. Je me suis donné beaucoup de peine pour trouver une douzaine de vers passables dans toute l'épître. Voici ce que j'ai pu recueillir à la fin , non sans peine , après avoir dévoré l'ennui mortel de toute la pièce.

*Adieu , mon attristé parterre ,
Puissest-tu ne jamais revoir
Un drame arrivé d'Angleterre ,
Un theatre tendu de noir ,
Le maitre se roulant par terre ,
Le valet tordant son mouchoir ;
D'effroyables souteaux à gaines ,*

*Des forcenés, des scélérats ,
 Des catastrophes par douzaines ,
 Mille poisons , la mort aux rats ,
 Et pour finir ma période ,
 Ce vilain spectacle à la mode ,
 Qui , chez toi , par terre éclairé ,
 Est admis , mais point admiré.*

Croyez-moi sur ma parole , c'est le seul morceau supportable. Les comédiens n'ont pas laissé d'être furieux ; & ils ont été d'autant plus piqués qu'un certain *M. Billard*, receveur des finances , & auteur d'une comédie rejetée par eux , a fait lecture de la fatyre en plein foyer. On dit que c'était une chose très-comique à voir que cette petite parade. *M. Billard* était monté sur un tabouret , & déclamait de son mieux la prose rimée de *M. Mingard*. Les oisifs & les méchans attroupés autour de lui , écoutaient en riant , & examinaient d'un œil malin la contenance des comédiennes qui grinçaient des dents , & des comédiens qui affectaient un sublime mépris. Enfin , l'officier préposé pour la police des spectacles , est venu imposer silence de la part du roi à l'apôtre indiscret , qui prêchait une

croisade contre la gent comédienne, jusques dans ses propres foyers.

Je vous ai dit mon sentiment, dans une de mes précédentes lettres, sur le fond de cette querelle entre les auteurs & les acteurs. Il y a certainement beaucoup de tort, du côté de ces derniers; mais il ne faut point les ravalier aussi bas que l'a prétendu faire le vengeur *de M. Billard*. Il serait à souhaiter que les gens de lettres se respectassent plus entr'eux: ils seraient plus considérés par Mrs. les acteurs. Ces derniers devraient songer que la modestie & le talent peuvent seuls les élever, dans une profession que le préjugé a placé si voisine du mépris. Il faudrait sans doute un code de législation pour la réception des pièces: mais tous ces objets sont dans la classe des chimères du mieux possible. Il est tant d'autres abus plus urgens, plus conséquens, auxquels on ne remédie pas, qu'il ne vaut guère la peine de crier contre ceux-ci.

Ceci me rappelle une anecdote assez plaisante de *feu Armand*, qui jouait les rôles à manteau. Il en était de son tems comme de celui-ci. Tout allait de travers; les auteurs étaient molestés; les actrices

jugeaient des pièces , & souvent les rejetaient pour n'avoir pas la peine d'étudier de nouveaux rôles. Un jour que l'aréopage femelle venait de condamner je ne fais quelle tragédie qui leur avait été présentée , *Armand* se leva & leur dit : *Mes demoiselles , tout cela est bel & bon ; mais je vous prie d'observer qu'on ne couche pas avec moi , que je n'ai pas d'argent , & qu'il est nécessaire de donner du nouveau pour attirer le public & faire de bonnes recettes.* Les camarades de l'observateur trouvèrent la réflexion juste ; on força la main à ces dames , & la pièce fut reçue.

Quelquefois aussi cette morgue des acteurs nous épargne bien de l'ennui ; tout est compensé dans ce bas monde. J'aime bien mieux les spectacles qu'on nous a donné hier, que toutes les pièces nouvelles dont nous avons été accablés depuis quelque tems. . . Nous avons eu le *Mahomet de M. De Voltaire* , joué par M. Le Kain. . . C'est une chose vraiment admirable que le rôle de ce fameux imposteur , & la manière dont il est rendu par cet acteur. Il a donné un nouveau degré de perfection à son jeu depuis deux ans. . . Il ménage plus sa voix , & a retranché ces cris qui

n'étaient pas du goût de tout le monde , & qui fatiguaient sa poitrine. Toûjours occupé de son rôle , son silence , son attitude , la façon d'écouter l'acteur avec lequel il est en scène , tout concourt à compléter l'illusion : voilà à mon gré le signe caractéristique du talent. Il n'est pas difficile de bien rendre un morceau pathétique. On peut apprendre à bien déclamer une tirade : mais être constamment le personnage qu'on représente , s'identifier pour ainsi dire avec lui , de façon qu'on voie toûjours le héros & jamais le comédien ; c'est le triomphe de l'acteur , & celui de M. Le Kain. J'ai fait une petite observation , à la dernière représentation , que je suis bien aise de placer ici. Au dernier acte , lorsque les troupes semblent menacer *Mahomet* , qu'il parait avoir été démasqué par *Seide* , que cet habile scélérat calculant l'effet du poison qu'il a fait donner à ce malheureux jeune homme , prend le ciel pour juge entr'eux & le dévoue à la mort , qu'il expire au même instant que l'anathème est prononcé. J'ai toûjours été révolté de voir ces gardes , ces soldats , ce peuple , qui sont en haie au fond du théâtre , rester stupidement immobiles , le faire sur

l'épaule. Ce n'est pas là l'effet que cette imposture hardie devait faire sur le grossier vulgaire. J'aimerais à voir la troupe stupéfaite & consternée, trembler au signe de la puissance du prophète, jeter ses sabres, se prosterner, s'anéantir devant lui, implorer, par cette humble posture, sa clémence. C'est une misère, une circonstance médiocre ; mais plus on peut s'approcher du vrai, mieux cela est. Le public a paru revoir avec plaisir Mlle. Dubois, qui a reparu pour la première fois On espère toujours qu'elle se livrera entièrement à son talent, pour lequel la nature lui a donné tant d'avantages extérieurs. Vous voudrez bien vous contenter de ceci. Au premier ordinaire, je ferai moins laconique. *Intered, vale.*

P. S. M. Bernârd n'est pas mort : mais il a perdu la tête, ce qui est pis, à mon gré.



LE FER CHAUD

ET LA LAME TRCHANTE.

F A B L E.

BELLE-Zélis, vous êtes dans cet âge
 Où vos attruits méritent nos tributs :
 Et vous reçûtes en partage
 De l'esprit, de l'éclat, mille heureux attributs.
 Mais la beauté n'est rien sans les vertus :
 Et si la fortune sauvage
 Vous refusa de ses dons superflus ,
 Fuyez ces amans , dont l'hommage
 Croit obtenir les cœurs quand ils se sont vendus
 S'il en coûte pour être sage ,
 Pour ne pas l'être, il en coûte bien plus.
 L'ignominie & l'indigence
 Sont deux fléaux cruels , mon ame l'avouera ;
 Mais sachez - vous entr'eux quelle est la diffé-
 rence ?
 Cette fable vous l'apprendra.

Près d'un fer chaud, une lame tranchante
 Se trouvant par hasard, le fer lui dit ces
 mots :

Que votre atteinte est effrayante !

Que vous faites souffrir de maux !

Vous causez d'un seul coup une douleur cui-
 sante ;

Et le sang coule par ruisseaux.

Moi, je brûle, il est vrai ; mais du moins le
 ca nage

N'est jamais un de mes effets.

Je n'offre point un spectacle sauvage ;

Et j'épargne les yeux, en touchant les objets.

Tu fais mal te rendre justice ,

Lui dit la lame alors : je blesse : mais jamais
 Rougit-on d'une cicatrice ?

Et l'on rougit des marques que tu fais.

Par un fer chaud on flétrit les forfaits :

Si mon tranchant a puni quelques crimes ;

A la vertu j'immole des victimes ;

Les criminels ne vivent plus après.

Mais ceux que marquent ton atteinte ,

Sont des êtres affreux que l'opprobre pour-
 suit ;

De la honte ils portent l'empreinte ;
Mon tranchant blesse , & ta chaleur flétrit.
Cette fable , Zélis , & sa morale pure
N'annoncent pas un séducteur ;
Mais l'amitié méconnaît l'imposture.
Le malheur n'est qu'une blessure :
Sa cicatrice un jour peut faire honneur ;
Mais la honte du crime est une fêlissure ,
Rien ne l'efface . Optez pour le malheur :





S T A N C E S

A UNE COQUETTE SURANNÉE.

QU'EST devenu ce teint d'albâtre,
 Dont jadis brillait ta beauté ?
 Qu'est devenu ce ris folâtre
 Qui nous peignait la volupté ?
 Où sont aujourd'hui tant de charmes ?
 L'amour a-t-il repris les armes,
 Dont tu blessais tous les mortels ?
 Et ce dieu perfide & volage
 Quitte-t-il au déclin de l'âge,
 Ceux qui révèrent ses autels ?

Autrefois ta voix ravissante
 Chantait les douceurs de l'amour ;
 Autrefois ta gorge naissante
 Eût charmé le maître du jour.
 D'un essain d'amans entourée,
 Plus brillante que Cythérée,

*Tu voltigeais sur tous les cœurs. . . .
 Tu nous vendais ton inconstance ,
 Et ton heureuse indifférence
 Te rendait mille adorateurs.*



*J'ai vu se jouer sur tes traces
 Les ris , les jeux & les amours ;
 Tes traits ont fait rougir les graces ;
 Mais ils les vengent tous les jours !
 Tout se flétrit dans la nature :
 Cette fleur qui , sous la verdure ,
 Semblait braver les Aquilons ,
 Avant la fin de la journée ,
 Languit , se dessèche , est fanée ,
 Et n'embellit plus nos vallons.*



*Au même instant qui la vit naître ,
 On voit s'éclipser la beauté ;
 Un être en chassant un autre être ,
 S'abîme dans l'éternité.
 Quitte donc cette humeur plaintive ,
 Et poursuis l'ombre fugitive*

*Qui s'évanouit dans tes bras ;
 Eh ! qu'importe , sa su fut belle ?
 Est-ce un droit pour être immortelle ;
 Puisque R. . . même ne l'est pas.*

PAR M. L'ABBÉ M. . .



Lausanne, le 22e. Mars.

M. CLAVEL DE BRENÈS, jurisconsulte distingué par ses lumières, son expérience & ses vertus, a pris aujourd'hui possession de la chaire de droit vacante dans notre académie, par la mort de M. *Vicat*. L'assemblée a été nombreuse. Le magistrat de la ville, qui n'assiste pas d'ordinaire à ces cérémonies, a été invité à celle-ci, parce qu'il a eu part à la fondation de cette chaire. & qu'il contribue à la pension du professeur. M. de Brenès a prononcé un discours inaugural, sur le choix des études nécessaires au jurisconsulte de la patrie. Aot s'avoit montré que l'étude de la jurisprudence est nécessaire aux magistrats, aux juges civils, criminels, féodaux, consistoriaux, &c., aux avocats &

procureurs & notaires, aux commissaires, aux vassaux dans leurs terres, aux ministres même de la religion, l'orateur divisa son sujet en deux parties, les études préparatoires & les études principales. Il réduisit les premières à deux chefs.

1°. L'herméneutique juridique, ou la critique, qui comprend les langues, surtout celle de l'ancienne Rome, les belles-lettres, les antiquités, l'histoire ancienne & du moyen âge, la diplomatique. M. de B. insista sur la nécessité de la langue latine, indispensable pour un jurisconsulte. Il attaqua avec force & beaucoup de chaleur les préjugés de l'ignorance & de la frivolité, qui font négliger cette étude.

2°. La philosophie, dans toutes ses branches, entre lesquelles il faut distinguer la Logique, qui n'est pas moins négligée que le latin, bien qu'elle soit plus utile encor.

Passant de là aux études principales, l'orateur mit au premier rang celle des lois du pays. Ce serait même la seule, si ces lois étaient ce qu'elles devraient être, si les codes avaient été composés par des hommes de génie, sur les vrais principes de la science législative, la plus difficile

pent-être de toutes les sciences, celle du moins qui jusques ici a été la moins cultivée, enforte qu'elle est encor au berceau. Mais que font, demande ce jurisconsulte instruit sur ce sujet important par une longue pratique, que font nos codes de coutumes? Ce qu'ils font presque par-tout: des compilations informes, sans choix, sans discernement; des loix pour l'ordinaire obscures, imparfaites, mal déterminées; & où il y a de si grands vuides, sur-tout dans la partie féodale & criminelle, qu'on n'y trouve point assez de règles & de principes pour décider la centième partie des cas qui se présentent. C'est donc dans l'étude de la jurisprudence qu'il faut puiser ces principes, pour suppléer au défaut de nos coutumes. Ce n'est même que dans cette source, ou dans nos anciennes loix, qu'il faut chercher les connaissances nécessaires pour expliquer, interpréter & appliquer nos loix plus récentes. Cette observation conduit l'orateur à donner une esquisse de l'histoire des loix & de la jurisprudence de sa patrie, dans les différentes révolutions qu'a éprouvé le pays de Vaux, depuis Jules-César, qui le réduisit en province Romaine, jusques à l'époque.

de la compilation des codes coutumiers. Ces principes & ces faits réunis montrent la nécessité des études que l'orateur exige d'un bon jurisconsulte. La carrière est vaste ; mais si elle paraît pénible , l'utilité réelle qui ne peut qu'en résulter pour le public & pour les particuliers, doit ranimer les efforts des jeunes gens qui aiment la véritable gloire , celle qu'on acquiert en servant sa patrie , en contribuant au bonheur de la société dont on est membre. M. de B. recommande aux élèves de Thémis , comme des études de première nécessité pour eux , le droit naturel , le droit romain , le droit canon jusqu'à un certain point , les anciennes loix & coutumes , tant civiles que féodales , des anciens peuples de la Germanie , & sur-tout des Bourguignons. Il veut qu'un jurisconsulte connaisse & puisse consulter au besoin tous les actes , chartres & monumens du moyen âge , sur-tout ceux qui se rapportent au pays compris dans la petite Bourgogne. Il exige qu'on ait étudié les chartres des fondations des villes & bourgeoises , les titres de leurs immunités & franchises , les inféodations , les actes d'affranchissement , les titres primitifs des accensemens ,

emphythéofes , abergemens , &c. Il demande enfin que l'on faſſe diſtinguer les coutumes locales des divers diſtricts. Après cette longue énumération , le droit criminel & le droit conſiftorial, qui a pris chez les Réformés la place du droit eccléſiaſtique, offrirent un ſi vaſte champ à l'orateur, qu'il les a réservés pour une autre occaſion.

Ce diſcours intéreſſant, exprimé en termes très-bien choiſis, prononcé avec cette chaleur qu'inspire l'amour de la patrie, fit une impreſſion prodigieuſe ſur tous les auditeurs. On fut charmé d'entendre une matière ſi importante, traitée par un homme qu'une longue expérience, & des études approfondies ont inſtruit de tous les détails. On voyoit dans la perſonne du nouveau profeſſeur, l'original du portrait qu'il ſavoit ſi bien tracer : on ſe promettoit les plus heureux fruits des leçons publiques qu'il va donner à la jeuneſſe. La pureté de l'expreſſion captivoit encor l'attention des auditeurs, & montrait que M. de B. a étudié avec le plus grand ſoin la langue latine qu'il juge néceſſaire à l'homme de lettres. Au reſte, l'attention ſoutenue de LL. EE. nos ſouverains ſeigneurs

pour tout ce qui peut augmenter le lustre de cette académie, avait déjà prévenu le vœu unanime du public éclairé. M. de Brenles a été appelé à cet emploi, de la manière la plus honorable, & il a été dispensé de toute concurrence & de ces disputes qui précèdent ordinairement une élection de ce genre. Personne, en effet, n'était plus propre qu'un homme consommé dans les affaires de toute espèce, à donner sur le droit une théorie instructive, calquée plus exactement sur la pratique; & rapportée au bien de la société.



Turin le 16 Mars.

SA Majesté a fait le 14e. une nombreuse promotion militaire. Les Suisses qui ont eu part à cet avancement sont, M. de *Montfort*, général; MM. *Fatio* & *Meyer*, lieutenans généraux; M. *Schindler*, général-major; MM. *Ticharner* & de *Schwartz*, brigadiers; MM. *Birken* & de *Courten*, colonels; & M. *Nudern*, lieutenant colonel.

) 20 (

T A B L E.

LETTRE de M. le B. O***. à M***. page. 219

S U I S S E.

1. *Encyclopédie, ou dictionnaire universel, tome III. Yverdon, 1771.* Ibid.
2. *Annonce de l'Encyclopédie de Paris.* 225
3. *Londres, ouvrage d'un Français, augmenté de notes d'un Anglais. Neuchâtel, 1771.* 226
- de pièces relatives aux finances et au commerce de l'Angleterre, traduites de l'Anglais. Berne, 1771.* 227
- Fragment de l'histoire de l'Indostan, par M. Al DOW, traduit de l'Anglais par M. SINNER, bibliothécaire. Berne, 1771.* 237
6. *Réponse du chevalier D. . . à la lettre d'un Français, datée de Lansanne du premier décembre 1770.* 254

I T A L I E.

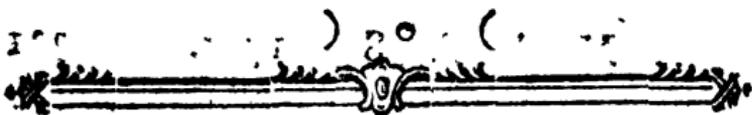
7. *Essai sur la nation des marquis* 942

A L L E M A G N E.

8. *Découverte intéressante sur l'histoire naturelle.* 278
 9. *L'espoir. Ode.* 281
 10. *Avis.* 285

F R A N C E.

11. *Suite de la VIème. lettre du Correspondant Français à M. le B. O***.* 286
 12. *Soirées Helvétiques, Alsaciennes & Fran-comtoises.* ibid
ouvrages de sculpture. 298
re aux comédiens Français &
terre. 303
acles. 308
er chaud & la lame tranchante,
ble. 311
ances à une coquette surannée. 314
Election à Lausanne. 316
Promotion militaire à Turin. 321



T A B L E.

LETTRE de M. le B. O***. à M***. page. 219

S U I S S E.

1. *Encyclopédie, ou dictionnaire universel, tome III. Tuerdon, 1771.* Ibid.
2. *Annonce de l'Encyclopédie de Paris.* 225
3. *Londres, ouvrage d'un Français, augmenté de notes d'un Anglais. Neuchâtel, 1771.* 226
4. *Recueil de pièces relatives aux finances & au commerce de l'Angleterre, traduit de l'Anglais. Berne, 1771.* . . . 227
5. *Fragment de l'histoire de l'Indostan, par M. Al DOW, traduit de l'Anglais par M SINNER, bibliothécaire. Berne, 1771.* 237
6. *Réponse du chevalier D. . . à la lettre d'un Français, datée de Lausanne du premier décembre 1770.* . . . 254

I T A L I E.

7. *Richerche, &c. Recherches sur la nature du style, par M. le marquis BECCARIA.* 242